

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

h!

The text on this page is estimated to be only 15.05% accurate

/ -'tlo . V . w if / r» ' - ^, o

The text on this page is estimated to be only 12.00% accurate

I

The text on this page is estimated to be only 25.86% accurate

LE BOUDDHISME, SON FONDATEUR ET SES ÉCRITURES.

• LE BOUDDHISME. * -^ Ainsi lui répondaient des hommes graves et méditatifs, têtus pauvrement, qui venaient de lire à hante voix a les hymnes, les prières qui conduisent à l'autre rive^ » ou des marchands qui récitaient des stances et des préceptes relatifs aux intérêts temporels. A ce nom de Bouddha, plusieurs demandaient aussitôt quel était ce personnage, et le plus souvent ils se rendaient auprès de lui dans les lieux déjà célèbres où il enseignait. Tels étaient les symptômes pacifiques qui annonçaient alors la plus grande révolution religieuse dont l'Inde ait été le théâtre. A peine i; parole d'un ascète de sang royal venait-elle de se faire entendre, la foi aux divinités de la nature personnifiées dans le Véda semblait déjà ébranlée! : l'organisation de la société des Aryas devait recevoir de profondes atteintes, du moment où le sacerdoce brahmanique allait déchoir de sa suprématie habilement fondée. Une littérature nouvelle surgissait bientôt après pour servir de code à cette masse de nations appelées sans distinction d^origine à la vie religieuse. Tout cela était l'œuvre d'un seul homme : ainsi nous apprend la tradition des Hindous dans des sources nombreuses et d^une autorité considérable. De là spéculation de l'ascète Gautama, dit Çâkyamouni ou le solitaire de la race des Çetkyas, est sorti un système de morale et de métaphysique qui prétendait se substituer aux croyances les plus anciennes; de la prédication qu'il a faite pendant une carrière publique de quarante-cinq ans, a dérivé un ordre tout nouveau de conduite, de devoirs et de pratiques parmi les populations d'une grande partie de l'Inde. Cette doctrine, qui s^imposait comme constitution sociale partout où on l'accueillait; n'était pas donnée comme une révélation de la divinité : elle était le fruit des méditations d'un sage, parvenu dans une dernière existence à la qualité de Bouddha, c'est-à-dire d'un être « éclairé, illuminé o par la plus haute sagesse qui soit possible. Sa philosophie, annoncée à tous et développée dans de volumineux écrits, a gardé son nom, glorifié tous les jours par des millions d'hommes. Le Bouddhisme a franchi de bonne heure les frontières de l'Inde ; mais partout il a conservé des caractères ineffaçables auxquels on peut reconnaître son origine indienne : religion de peuples de toute race, il a survécu depuis deux mille ans aux bouleversements politiques de l'Asie Orientale, et, s'il offre à l'historien un des phénomènes les plus remarquables que présentent les annales du monde, il possède aujourd'hui encore la puissance actuelle d'un grand fait

digne de préoccuper dans le présent les hommes d'Etat aussi bien que les apôtres de la religion et les représentants de la science.

LE BOUDDHISME. 7 L'étude du Bouddhisme et de son histoire n'en est plus à ses premiers débuts : il nous a été donné de retracer naguère dans ce recueil la belle démonstration qu'un savant français, Eugène Burnouf, venait de faire de l'origine véritable d'un système philosophique et religieux essentiellement indien. ^ Nous avons pris cette fois la tâche de signaler les notions neuves et vraiment importantes qui sont dues à une investigation plus profonde des sources originales de la littérature bouddhique : ce sera pour nous une occasion de rendre témoignage aux travaux consciencieux de plusieurs hommes qui se sont frayé des voies nouvelles, et en même temps nous remplirons un devoir de reconnaissance et de respect, au nom de tous ceux qui ont suivi de près le mouvement des études orientales, en appréciant dans leur ensemble les résultats immenses que M. Burnouf a obtenus par ses dernières recherches sur le Bouddhisme. Profondeur en philosophie, sagacité de critique, procédés ingénieux de philologie, parfaite netteté dans le style et constante clarté dans la discussion,* toutes ces qualités supérieures ont soutenu dans des ouvrages de longue haleine rémin Le 28 mai 1852, à l'âge de 51 ans.— Voir la notice de M. Gh. Leblond, dans le Correspondant, tome XXX, livraison du 10 Juin 1852.

LE BOUPDHISME. M. Leumann, novateur dans cette branche de l'orientalisme, a traduit du tibétain en le comparant à l'original sanscrit. Dans la seconde partie, nous ferons de notables emprunts au monument d'érudition que des mains pieuses ont livré récemment au public comme le produit des patients efforts de l'admirable maître : car à la traduction française du Lotus de la Bonne Loi est jointe une série de longs mémoires consacrés aux points les plus abstraits et les plus difficiles de la métaphysique ou de l'histoire des Bouddhistes, et c'est là que se déploie le savoir prodigieux de l'infortuné Burnouf, déroulant tour à tour, sous l'appui de ses prudentes conjectures, des textes traduits du Sanscrit du Pâli; du Magadha, du Barman, etc. Cependant, nous ne pouvions négliger de mettre en ligne de compte le livre d'un missionnaire Wesleyen, M. Spence Hardy, qui a résidé plus de vingt ans à Ceylan, et qui a étudié avec persévérance le Bouddhisme dans un de ses refuges séculaires et dans une portion considérable de ses écritures : un tel rapprochement est d'autant plus curieux, que ce livre fournit des ressources inattendues pour résoudre en partie la grande question que M. Burnouf se proposait d'approfondir dans le second volume de son Introduction, le rapport des écritures bouddhiques du Sud qui se fondent sur des originaux pâlis avec celles du Nord qui dérivent d'originaux sanscrits. Bien que nous ne puissions toucher ici qu'à quelques points de si vastes recherches, il sera facile au lecteur, nous l'espérons, d'apercevoir toute l'étendue des travaux réalisés avec succès dans les dernières années sur l'histoire du Bouddhisme, et de découvrir le champ immense qui s'ouvre, pour l'éclaircir mieux encore, à des explorateurs d'un zèle aussi ardent que leurs devanciers. Nous nous estimerions heureux, si nous pouvions le convaincre qu'il y a de ce côté une noble et utile mission imposée à la science chrétienne, et qu'en poursuivant les découvertes si heureusement commencées, on fait œuvre de prosélytisme, à la veille des luttes de la civilisation contre la barbarie et le paganisme en Orient. * Presque au même temps, M. Schiefelbusch a publié un abrégé de la vie de Bouddha d'après les livres tibétains, dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg (1849).

tl B0UDDHI8MI. I. LA PIRSONIFI DU BOUDDHA

ÇAKTAMOUNI. Entre ceux-là était un homme qui connaissait les choses les plus sublimes, et qui possédait plus que personne les trésors de TinteUigence.... {Versd'Empédocle tur Pythti^ore .) Le prédicateur de la Bonne Loi a conservé dans Thistoire deux noms, tantôt celui de Çâkyaou Çâkyamouni qu'il tenait de sa famille, tantôt celui deGautama ou Gotamida, parce qu'il comptait parmi ses ancêtres un sage fameux du nom de Gotama; mais, à part ces noms patronymiques qui ont survécu dans la mémoire des peuples, il se donnait à lui-même le titre de Bouddha^ ou d'être éclairé par excellence : or, il n'y a rien qui doive nous surprendre dans l'usurpation d'un pareil titre, à l'époque de la civilisation indienne qui fut le berceau de la religion bouddhique. S^adressant à un peuple éminemment spéculatif, le philosophe réformateur prenait à la suite de tant d'autres la qualité de maître spirituel, et se disait lui-même sage, éclairé par la plus grande lumière, a parvenu à l'autre rive de la sagesse, » comme s^exprimaient les Hindous. Mais, qu'on ne croie pas un seul instant que Çâkya se soit produit tout à coup avec ce caractère de novateur énonçant des idées qui ne s'accordaient ni avec les croyances^ ni avec les institutions du Brahmanisme ! Une telle apparition serait contraire à tout ce que l'histoire nous apprend sur la production, l'influence et la succession des doctrines. La puissance de la tradition éclate à toutes les époques chez un peuple antique, comme l'étaient les Aryas dans l'Inde : c'est pourquoi, si hardie que soit la métaphysique du réformateur, si audacieux qu'il soit dans ses négations qui vont jusqu'à l'athéisme,

10 LE BOUDDHISME. il ne date pas de sa propre existence celle de sa religion. Avant le Bouddha qui a promulgué la Loi de délivrance en la personne de Çâkyamouni, d'un prince devenu volontairement ascète, ont paru d'autres Bouddhas', qui sont arrivés par leurs propres forces au même degré de sagesse, ont annoncé la même Loi, et ont atteint le même Nirvâiixx^ c'est-à-dire «cessation de toute existence, «but unique et suprême des efforts de tous les êtres intelligents. Ainsi le Bouddha de l'âge présent qui était Çâkya, renouvelle avec des circonstances semblables le miracle que ses devanciers ont accompli, et prédit l'œuvre de ses successeurs identique à la sienne, et il est appelé en conséquence le Tathâgata^ celui qui est venu de la même manière que les autres : » on peut le nommer, mais dans un sens tout relatif, le Bouddha, c'est-à-dire l'être éclairé de qui les générations humaines de la période actuelle ont reçu la doctrine du salut, et dont elles possèdent la parole dans un corps d'écritures. Mais, avant d'aller plus loin, force nous est*de nous arrêter quelque peu en cet endroit à l'âge présumé de Çâkyamouni. Si une solution décisive à cet égard n'est point encore acquise à la critique, on a pu saisir dans les sources deux dates assez rapprochées auxquelles on rapporterait la mort du Bouddha, suivant le calcul des Singhalais et en général des Bouddhistes du Sud : on placerait sa mort vers le milieu du VI^e siècle avant J-C. (543), ou dans la première moitié du iv^e (370), d'après les dates assignées dans divers livres aux trois conciles qui, après Gotama, ont fixé le canon des écritures bouddhiques'. A part l'intérêt de cette question examinée en détail pour la critique littéraire, on est du moins en possession d'une limite chronologique qu'on ne peut plus franchir pour discuter les dates nombreuses et contradictoires qui font autorité chez les Bouddhistes du Nord. Le sixième siècle, dans le cours duquel se serait consommée l'œuvre de Çâkya, marque une ère de révolutions sociales et politiques dans l'ancien monde : Nabuchodonosor détruit le royaume de Juda; Cyrus fonde la monarchie des Perses; l'Egypte s'ouvre au commerce des ^ La tradition du Nord a placé avant Çâkya d'abord six Bouddhas (Introduction, p. 43-44), et plus tard quinze Bouddhas dirigeant avec lui les mondes existant aux huit points de l'horizon {Lotus, ch. vn, p. 113). Suivant les livres de Geylan, Gotama aurait souvent rappelé dans ses discours vingt-quatre Bouddhas antérieurs à lui, et mentionné les circonstances de sa propre vie dans les périodes où ils ont existé {Manual of Buddhism^ p. 86 suiv., p. 98 suiv.). ^

M. Burnouf, qui avait opté dans son Introduction pour le calcul des livres de Ceylan, voulait consacrer à l'ère du Bouddhisme des recherches spéciales dans lesquelles tout devança M^r. Lassen et Aib. Weber, l'un dans son Indische Alterthumskunde (t. II, p. 51 suiv. p. 232), l'autre dans ses Leçons académiques sur l'histoire de la littérature indienne (en allemand.) — Berlin, 1826, p. 261, 362.

LE BOUDDHISME. li étrangers ; les Phéniciens explorent les mers de l'Afrique ; dans la Grèce, le principe démocratique triomphe, ses métropoles envoient des colonies à l'Italie et à la Gaule, les arts prennent leur essor, les écoles philosophiques naissent en même temps que les sectes mystiques se propagent. Rome reçoit de Servius ses institutions civiles dans le même siècle où la législation de Solon est promulguée à Athènes. Mais, sans épuiser de si curieux synchronismes, revenons à définir l'entreprise du Bouddha qui se trouvait en présence d'une tradition séculaire, et qui ne pouvait rompre ouvertement avec l'antiquité. Pour la bien juger, il nous faut jeter un coup d'oeil sur l'état intellectuel, religieux et moral, dans lequel vivait depuis longtemps la race conquérante de la péninsule indienne. Après un règne déjà millénaire, le Brahmanisme avait jeté de profondes racines dans le sol de l'Inde ; il s'appuyait sur un culte très compliqué dans ses rites, issu du naturalisme des Védas ; il se fondait sur l'existence de quatre castes héréditaires, dont la première, celle des Brahmanes, avait acquis la suprématie à la suite de luttes assez opiniâtres avec celle des guerriers ; de plus il maintenait l'usage d'une langue antique et sacrée, et il en dirigeait la culture en l'appliquant à des œuvres d'un caractère philosophique et religieux. Il s'en fallait cependant de beaucoup que l'établissement théocratique des Brahmanes fût à l'abri de toute commotion et de toute attaque : en raison même de la grande part qu'ils avaient faite dans leur société aux travaux de la pensée et aux habitudes de l'ascétisme, ils avaient

it ILE BOUDDHISME. naguère avec une égale subtilité sur la nature des êtres et l'activité de l'intelligence. D'autre part, le Brahmanisme avait accordé un développement légal, mais pour ainsi dire illimité, à l'ascétisme religieux, et, jusque dans ses codes de lois, il avait tracé avec rigueur les devoirs des hommes accomplis de caste supérieure : pendant les dernières périodes de la vie, il les appelait à l'état de Vanaprasthas ou solitaires vivant dans les forêts, et ensuite à celui de Yatis ou de sannyasins[^] pénitents qui se mortifient durement dans des lieux déserts. Il existait donc dans l'Inde antique une société à part, formée par la classe innombrable des ascètes et des contemplatifs, et l'indépendance de cette classe était poussée d'autant plus loin, que l'orgueil de la pénitence fortifiait dans ses membres l'orgueil de la philosophie : de là devait naître une opposition de doctrines qui menacerait quelque jour l'existence même du système brahmanique. On aperçoit chez les penseurs qui dissertent dans quelques Oupanishads[^] ou méditations philosophiques rattachées aux Védas, un sentiment de mépris pour les castes établies[^], et il n'y a pas loin de là à une résistance passive qui aboutit à secouer le joug du sacerdoce brahmanique, malgré les garanties qu'il avait imaginées et les armes qu'il s'était réservées pour sa propre défense. Ainsi, il y avait, avant l'époque de Gotama, des religieux, des anachorètes, des pénitents, qui ne tenaient plus au culte des dieux nationaux que par quelques pratiques; la classe des çramanas ou ascètes avait toujours grossi en nombre : le nom de Bhikshus ou mendiants, que le Bouddha va imposer à ses adeptes, répondait à des idées depuis longtemps répandues et réalisées au sein des populations de l'Inde. Une époque de discussion philosophique et de rivalité entre les sectes avait commencé vers le viii^e siècle au moins avant notre ère : une centaine d'années plus tard, le Bouddha se trouva placé au milieu du mouvement intellectuel qui avait donné naissance aux traités des Brâhmanas[^], à la faveur de l'agitation qui régnait, il mit à la portée du peuple des problèmes qui avaient été jusque là débattus dans les écoles ou dans les ermitages entre les hommes de haute caste. Sur toute la surface de l'Inde civilisée, une révolution avait été préparée par l'action naturelle des croyances et des institutions : voyons par quels procédés le réformateur le plus hardi et le plus heureux l'a accomplie. * V. Weber[^] Leçons sur la littérature indienne, p. 27, p. 158-59. * Voir les textes qui justifient cette assertion dans l'Appendice au Lotus de la Bonne Loi, p. 490 suiv., p. 494-95.

LB BOUDDHISME. il Çàkyast né dans l'ordre des KschattriyaB ou des guerriers; il est fils d'un souverain de la race antique des Çâkyas qui subsistait dans les royaumes alors florissants du Nord-Est de l'Inde. Il se donne spontanément à la vie religieuse et, après avoir longtemps médité dans l'ascétisme il atteint la Bodhi ou le plus haut degré de l'intelligence. Il reparaît couvert de haillons, et prêche la Loi de vérité {dharma} qui sera appelée la Bonne Loi. Le Bouddha n'écrit rien; mais le fond de ses discours^ de ses entretiens, de ses exhortations, et des discussions qu'il soutient contre ses premiers contradicteurs, deviendra le texte des Ecritures de sa religion. S'il met lui-même dans sa prédication une juste mesure, s'il résume sa doctrine dans quelques thèses d'ailleurs absolues de métaphysique et de morale, on amplifiera dans la suite des temps ses discours pour donner à ses idées et aux conceptions les plus téméraires l'autorité commune de son nom. Le Bouddha qui ne parle pas au nom d'un Dieu, mais qui est lui-même la toute-sagesse, ne finit point sa carrière terrestre pour continuer une vie bienheureuse dans un monde supérieur et divin. Au terme de son apostolat^ vers l'âge de soixante dix-neuf ans, il obtient par la mort l'anéantissement complet, le Nirvana^ qui est la cessation de toute existence, et c'est pour aider les êtres à atteindre ce même but, qu'il a traversé des centaines de vies, et qu'il a conquis laborieusement dans la dernière la qualité et la puissance d'un Bouddha. Puisque nous touchons ici au point culminant de la doctrine, ce ne sera pas un hors^d'œuvre que de montrer brièvement l'action directe des croyances plus anciennes de l'Inde sur la spéculation qui a fourni à Çâkyamouni pour dernier mot la poursuite du néant : conclusion qui répugne si fort à notre nature raisonnable, que la plupart des hommes, malgré les preuves qu'on leur en donne, la déclarent impossible ! La foi à la transmigration perpétuelle et fatale des âmes était répandue de temps immémorial au sein des populations indiennes, et aucune école n'avait donné pleine satisfaction au besoin profond et invincible qu'avaient les esprits de croire à une destination meilleure de la personnalité humaine a» sortir de la vie terrestre. Le Bouddha qui se dit parvenu par l'exercice de son intelligence au plus haut degré de savoir, a découvert la délivrance complète de l'être pensant, qui est l'anéantissement de soi obtenu par la méditation et l'ascétisme, en d'autres termes, par la science et la vertu; et cette loi de délivrance qu'il va

s'appliquer à lui-même, il s'est donné la mission de l'enseigner aux autres êtres* Les textes font répéter bien des fois à Çākya

Le bouddhisme. la même déclaration de son but' : «Arrivé à l'autre rive, j'^ faïé passer les autres... Arrivé au Nirvana complet, j'y conduis les autres. » On peut bien discuter à quel degré de rigueur un nihilisme si bien défini a été entendu par les partisans de Çàkyamounî, et ensuite adopté avec la Loi bouddhique dans les grands pays de l'Asie convertis à cette Loi : non-seulement, nous semble-t-il, il est dangereux de rien afQrmer d'une manière absolue en présence d'une histoire aussi compliquée et aussi longue que celle du Bouddhisme ; mais encore, il faudra toujours distinguer à ce sujet la masse du peuple, en tout pays, des religieux voués exclusivement à la contemplation, et tenir compte aussi des dissidences d'opinion qui se sont produites au ipoyen âge dans les écoles philosophiques du Népaül et du Tibet. Si Ton s'en tient aux monuments écrits de l'âge le plus ancien, il n'est que trop vrai, cependant, que la doctrine désolante du nihilisme y est exprimée bien formellement ^, comme si elle émanait directement de la prédication du Bouddha. Après ces considérations sur les tendances philosophiques de répoque de Çākya, nous allons étudier dans ses traits généraux la personnalité du réformateur indien. Nous ferons choix, dans les légendes et les anecdotes de tout genre qui forment sa biographie, des seules circonstances qui nous révèlent à la fois l'esprit de son siècle et les mobiles de son activité individuelle. Nous les dégagerons des fictions fantastiques dans lesquelles elles sont constamment enveloppées dans les sources, et pour lesquelles l'espace nou^ manquerait ici: car, nous voudrions faire avant tout apercevoir les &its réels, ou plutôt les rudiments humains d'une biographie devenue par la suite des temps fabuleuse et mythologique. Qu'on veuille bien nous pardonner d'avoir sacrifié la partie merveilleuse ou anecdotique du sujet à sa valeur historique et morale. Le sage qui vient arracher les êtres à la loi de la transmigration, a subi lui-même cette loi dans une suite indéfinie d'existences animales, humaines et divines ^ : aussi prend-il occasion de se référer, au sujet de tout événement, à des faits semblables qui ont eu lieu dans des * lotus de la Bonne Loi, (h. v, p. 76 sulv. et p. 376. Voir bon nombre de passages semblables dans le Lalita-Vestàra et dans les livres palis. ' Voir dans VIntroduction les études analytiques de M. Burnouf sur le terme à^ Nirvana (littéralement: extinction), p. 18, p. 516 suiv. Append. 589. — Sur les sectes philosophiques des pays bouddhiques du Nord , voir le même ouvrage, p. 439 suiv. , ' 11 existe en pâli un livre des cinq cent et cinquante naissances

du Bouddha : M. Spence Hardy a traduit plusieurs de ces Djatakas ou naissances, biographies de Gotama dans ses vies imaginaires. Uanual of Budhism, p. 99, 101-112, 509.

Li: BOUDDHISME. i5 àges antérieurs^ surtout à ceux auxquels il a pris part dans l'une ou l'autre de ses vies. Quand il est arrivé à son existence finale qui le fait Bouddha, il énumère en présence de l'assemblée des religieux ses diverses naissances à tous les degrés de la vie et dans tous les rangs de l'ordre social ', et il expose ensuite les circonstances de son incarnation dans le personnage humain de Çâkyamouni. C'est un de ses auditeurs, Ananda, qui est censé, dans le Lalûa-Vistâra, rapporter ce qu'il a recueilli lui-même de la bouche du Bouddha, et tous les faits essentiels qui sont consignés dans ce curieux document des Bouddhistes du Nord sont confirmés par les récits, presque toujours plus naturels, qu'en font les traités bouddhiques^ de Ceylan, traduits ou analysés jusqu'ici par Turnour et par Spence Hardy ^. On va voir, par l'usage que les sectateurs du Bouddha ont fait des noms mythologiques du Brahmanisme, qu'ils reconnaissaient implicitement la popularité de l'ancienne religion. Les dieux bien connus des livres védiques sont acteurs dans toutes les scènes. Seulement les idées ont changé : Brâhma n'a pas de pouvoirs en dehors du monde, dit Brâhma-loka; Sakra n'est plus invoqué comme maître, il est le serviteur obligé du Bouddha et des croyants. On a retenu les personnifications divines, mais en intervertissant les rôles : la nature n'obéit plus désormais qu'aux sages éclairés par la Bonne Loi. Avant son apparition dans le monde actuel, le fondateur du Bouddhisme était déjà parvenu par le fruit de ses existences antérieures à l'état de Bodhisattva, c'est-à-dire, de l'être qui a en lui l'essence d'un Bouddha, et il résidait dans le séjour excellent des dieux touchitasy «r joyeux, satisfaits » de leur règne dans le quatrième ciel. Supérieur en science^ admirable de forme, il résidait là, honoré par d'innombrables génies, glorifié par la foule des êtres célestes '. Mais à quelle condition pourra-t-il se revêtir de l'intelligence parfaite et accomplie d'un Bouddha? Le monde des dieux n'a été pour lui, comme pour tous les Bouddhas, qu'un lieu de passage : il naîtra parmi les hommes, mais dans la race la plus pure, dans une famille douée de soixante-quatre espèces de signes favorables; il y naîtra * Dans ces naissances, il aurait été tour à tour cheval , singe, écureuil , lion, éléphant, etc., parmi les animaux ; artisan, marchand, guerrier, roi, etc., parmi les hommes ; yakscha ou démon, déva ou Dieu, parmi les êtres surhumains. * M. TurKour a traduit en 1837 la grande chronique pâlie, le Mahavamsa. — M. Spence Hardy a recomposé, d'après des traités plus modernes, le Pudjâvaliyd, VAmavatura, etc., une légende fort prolixe de

Gotama Bouddha {Manual of Buddhism, p. 138-353). Il reconnaît que bien des aventures se rapportent à quelque fait historique, mais qu'il sera toujours fort difficile de séparer le vrai du faux. * Lalita-Vistara, chap. ii, p. 10-12.

f LE BOeDDfilSifs. d'une temBie douée de trente-deux espèces de qualités. Cette bmilie est la maison royale des Çâkyas^ maîtresse du pays de Magadha, au nord de l'Inde ; cette femme^ qui doit être sa mère, est une des femmes du roi Souddhodana, Mâyâ ou Mâyâdévi ainsi nommée de ce que son corps semblait le produit de l'illusion. N'étant encore que Bodhisattva, le futur Bouddha enseignait aux lils des dieux les cent huit portes évidentes de la Loi, autant de qualités qui purifient et délivrent les êtres en les menant à la possession de la Loi ; il chantait dans l'assemblée céleste l'abnégation qui conduit dans le chemin du Nirvana. Enfin, quand le moment de sa migration fut venu,, il descendit vers la capitale du royaume de Kapila dans une sorte de châsse ou de palais portatif soutenu par les meilleurs des dieux. Dans le sein de sa mère, son corps demeura brillant, bien proportionné, agréable à la vue ; la parole de son enseignement fut alors encore recueillie par les esprits célestes qui l'environnaient avec respect. Le Bodhisattva souffrit toutes ces adorations, parce qu'il était plus pur que les dieux, ou plutôt le. dieu des dieux*. A l'heure de la naissance de Çâkya, des signes précurseurs furent aperçus dans les jardins et les parcs de Râpilavastou; la nature devint immobile ; les fleuves s'arrêtèrent ; les fleurs ne s'épanouirent plus; les oiseaux firent silence. Quand le jeune prince eut vu le jour, des Âpsaras ou nymphes célestes donnèrent à sa mère des soins empressés } Sakra et Brâhma tendirent hommage au nouveau-né sous la ô^re de jeunes brahmanes ; le Bodhisattva voyait tout la avec l'œil que rien n'arrête.]>*Alors le roi Souddhodana lui imposa le nom de Siddhârtha ou Sarvârthasiddhay parce qu'en lui a s'accomplissaient tous ses desseins. » Un vieux Rîschî vint prédire que Fenfant qui portait les trente-deux signes du grand homme sera, non pas un monarque puissant, mais un Bouddha, et qu'en raison des quatre-vingts marques secondaires qu'il portait aussi, il ira errer dans le monde à Pétaï de religieux. Les mêmes présages furent hautement proclamés au nom des dieux, en reconnaissance de la supériorité du Bouddha fotnr sur toutes tes dynasties divines et humaines. Le jeune Siddhârtha est conduit au temple des Dévas ; mais, sûr de la sainteté absolue qu'il est près d'atteindre, il sourit en apprenant qu'on réclame de lui ce signe* de soumission envers les dieux dont il est le maître et dont les hommages invisibles le suivent partout, n consent à s'associer aux rites du culte brahmanique, qui règne seul dans les États de son père, et il joint extérieurement ses

]u£ BOUDDHISME. I? ^rations k oeU«« de la foule. Puisqu'il va déposséder ks Dévas^ de leurs sanctuaires^ c'est une dernière condescendance du philosophe qui s'est déifié Uii-même envers la religion légale de son temps et de son pays ^ On le voit aussi accepter de la main des br&hmanes les ornements qu'ils confectionnent pour le parer, mais qui perdent à rinstant tout éclat sur sa personne. Cependant la mission extraordinaire de SiddhArtha se manifeste à diverses reprises dans les années de son enfance. Mis à Vépreuve dans une école, il révèle un savoir supérieur, en définissant soixante* quatre espèces d*écritures inconnues même de nom au maître lui-* même. Par le &it de sa présence^ trente-deux mille en&nts furent^ par degrés, entièrement mûris dans Tintelligence parfaite et accomplie. 11 atteint de prime abord les quatre degrés de la méditation, et quand il médite, les jambes croisées, sous un arbre djambau ou pommier rose, f ombre immobile le couvre constamment, tandis que celle des autres arbres continue à tourner. Plus tard^ les anciens d'entre les Çàkyas persuadent au roi Soud-* dhodana qu'il faut faire prendre une femme au jeune prince, afin qu'il ne s'en aille point par le monde, mais qu'il perpétue la race des souverains de leur sang. Aussitôt le roi de leur demander quelle femme lui convient le mieux, et chacun des. cinq cents Çftkyas de répondre : « Ma fille est celle dont le caractère convient le mieux au jeune homme ! » D'après le vœu de Souddhodana, le prince fut con* suite et fit connaître les qualités morales qu'il exigeait de la femme de son choix ^ : a Celle qui réjouit vraiment mon esprit^ disait -il, est modeste et vraiment pure de corps, de race et de &mille. » Muni d'une liste fort longue dressée par Siddhârtha, le prêtre de la maison royale se rendit à Kapilavastou, de famille en&mille, avec ordre d'amener la femme qui fût douée des qualités requises, fût- elle de race guerrière ou brahmanique, de race Vaiçya ou Souëdra. Cette femme accomplie était Gopâ, fille du Çàkyas Dandapani ; mais celui-ci fit répondre au roi que, suivant une loi de sa famille, sa fille doit appartenir à un homme habile dans les arts, tandis que le noble jeune homme qui a vécu dans la mollesse, à l'intérieur d'un palais, y est étianger. Un concours s'établit entre les Çàkyas pour obtenir la main de Gopâ, comme c'en était l'usage dans les plus anciennes cours de rinde. Siddhârtha est admis avec les autres à faire preuve de dexté-* ^lalita-Vistârat chap. viii et.ix. * ihid, cbap. XII, p. tSO et suW-. » ..

The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate

lité-daiiB les arte; ri l'emporte su MotiB ées rivaux,
nofn^èéâleftièiit dans les exercices qui rèclameAt la htte da corps :
Tescrirae, le pu^latr la ^utte^ le «ati/t, la nàtallon, mais éncote daas
riotërprétàtiôn des aûciens HVirësy'dans la connaissance des plantes et des
animA)âXi d&ffs Tari de la grarWmatfe^ daiïs eetui de TécHtore, ài^i qae
dans la science des nombres ^ En suivant dans le telte !'éntitliéra(tion des
àt*te nuxqdeld s^ap[(iiquail la jeuissesse et la mention qu'il fait d'écoles
destines à renfaiïce cSle-ménie ^, oti serait convaincu de TexisteQcë d'une
civilisation dé^ fort avancée à Tépoque du Bouddha, mênesir^n supposait
que de hduvëanx détails, lésnoitis de quelques livres pat* eietnple, aiè^nt
été ajoutés après coup, en cet endroit, à la rédaction primitive. Encore «ne
fois, disons que Çâkyamouni à paru au milieu de la société brâhmfdtiiqué
quand elle avait atteint ûiie grande splendeur, mais quand déjà elle portait
cj^ùs son sein bien des déments de tliscorde et d'affaiblissement. Victorieux
dans la lutte publique qu'il à slffrohtée Contre l'attente des sietis, Siddbârtha
épotrse Gopà qui devient là première de ses femmes : car la légende loi
accorde ie droit de poiygatnie que d'anciennes coutumes concédaient aux
princes de llnde ; et même die perte tes femmes de sa ctrur du nombre fictif
de 84,000, que les bouddhistes appliquent à toutes choses. La fille de
Dandapàni, deventie princesse, proteste contre lin usage imposé aux
femmes des hautes clas&es ; elle fae se voile jàitîals le visage, malgré le
blâme de ses proches, parce qu'il lui suffit, di't-»-elle, d'avoir toujours le
fcœur pur et lapehsëe modeste '. C'est lin trait assez curieux, nous semble-t-
il, que cette tentative d'émancipation, dans la légende d'uui philosophe
q^i'flfiéra lés prérogatives des casleè. Gepëtissant, le Bodhisattva ne jouit
pas longtemps des loisirs du gynécée ; vers Tâge de trente ans, il est l'appelé
à sa vocation de libéfateurdes elfes par la Voix de tous les dieux ; il est
pressé par leurs chaiïfs sbûvetit répétés * d'accotoplrir son vœu, « de venir
au secours des créatures. D Qui ne serait frappé, en lisant ces Gâthâs ou
çântî(^ue!3, de la fiction fort habile qui place la glorification des ver>
Boudda était un Palamède en aritbmïUque ; d'après sa légende daas le
ImLiiaVistàra (chap. xii, p. 140*44], il déploie son savoir en expliquant les
modes de noméraiïoti (^oi dépassent cent iTott; on cent fols dije millions ;
on jugerait bien, d'iprèj^ce pfi«tga« la subtilité qai a valu eux Hindoas «né
répatition fort ancienne dans les sciences matbématiques. * Lalita-Visiàra,

chap. x et xi, p. 120 suiv., chap. xn, p. 149-52. 1 > Voir le chant mis sous le nom de Oopâ. LaliUd^Viitâ/m^ diap. tn, p. 1S2-54. I * laïtto-Fwtdra, chap. vin, p. \^ eulv., p. 172-70»

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

tas du Bouddha, danâ la bouche des Détas, qui tont loi céder f empire I Il y a plus : ces anciens dieux des Aryas chantent d'aTance. eul-iûêmes la philosophie du sage divinisé qui les détrône; ils reviennent sans cesse à Tidée que a totit composé périt, se dissout, que l'agrégation Û'efst vraiment pas, qu'elle n'a d'autre cause que Tigno^ rance. b Dix reste, dans ces faotnélies prolixes èur la brièveté de l'existence et le néant des formes, on retrouve l'esprit de la poésie gnomique des Indiens : comme la doctrine de l'abnégation absolue ^ y est célébrée sans trop d'extravagance, oti s'airrète à leur lecture, 4k)mme dans une espèce d'oasis on de jardin bien élagué au sortir de taillis impénétrables. Le prinqe royal de Kapilavastou iie tarda plus à réaliser sa mission ^ : 4t En ce moment, le Bodhisattva se rappela très-eiactement ses » vcéui d'autrefois, et manifesta la Loi et la Bouddha. Il s'empara de » la puissance dé la prière^ répandit sur les êtres une grande miséi Hcorde, et songea à leur délivrance entière. Il Vit que la limite de » toute prospérité était le déclin, et vit aussi^ dans la vie émigrante. « les maux et les frayeurs si nombreuses qui l'accompagnent. 1 D coupa complètement les liens du démon et dti péché, se délivra D lui-même des liens de la transmigration, et se donna sans réserve à » la pensée du Nirvana. » Siddhârtha était gardé dans ses palais enchahtés, et il né se rendait dads les jardinsde plaisance qu^avec uènombreuse escorte. Quoi qu'on eût &it pour écarter tout ce qui t>ouvait êt^ désagréable à ses yeux, il lui arriva un jour de rencontrer tour à tour un vieillard déCréf^it, un malade et un mort, et, frappé de ce spectacle, il se demaùda avec amertume quelle idée on pourrait èe &ire de la joie et du plaisir. tJn autre jour, la vue d'un religieux tnendisltit, humble et calme, lui fit penser que l'entrée en religion serait son secours. Instruit des projets que le prince iiiéditait, le roi Sonddhodana ordonna d'user de toutes les séductions pour le teienit danâ le monde, et d'autre part, il plaça dans toute la ville des hotntnes armés pour sonner l'alariné, s'il tentait de piltir. Après que Gopâ à tiré des prévisions sinistres d'un songe où elle contempla le désordre de la nature en- > tière, le Bodhisattva lui répond par une prédiction sdaneile sur sa ptofte glorification dans ia vie religieuse et sur la transformation des êtres dans de futures existences. Sa résolution de quitter le monde est bientôt connue de tous : il en informe lui-même Souddhodana son père, et il y persiste malgré toutes les fuppliatiefnS; pnlique * £(>2>>a-ri

20 J.E BOUDDHISME. personne[^] pas même le roi, ne peut le soustraire à la vieillesse, à la maladie, au déclin, à la mort. Au milieu des fêtes du palais, les dieux et les génies interviennent encore une fois, pour chasser de l'esprit du Bodhisattva toute illusion par rapport au charme des créatures : il fait apparaître devant lui, pendant le sommeil, les femmes du palais, avec des corps difformes et repoussants, au point qu'il se croit dans un cimetière, et ils lui montrent les courtisanes et les musiciens endormis dans les poses les plus grotesques • Alors il vint au cœur du guide du monde un grand [^] élan (de) miséricorde, comme s'exprime la légende, et il dit : a Hélas ! les créatures sont tombées dans la misère ! d Au milieu de la nuit, l'Astre de sa naissance ayant paru, le prince se décida à fuir : repoussant avec calme les instances [^] de son écuyer, il prit le meilleur de ses chevaux et sortit de la ville, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes pendant le profond sommeil de leurs innombrables gardiens. La plus vive douleur s'empara de la cour et de la ville, quand on apprit la fuite de Siddhârtha : les lamentations du roi et de ses proches se firent entendre avec force ; La désolation de Gopâ ne put être calmée que par la pensée de l'œuvre de délivrance, entreprise par son époux *. Maître de lui-même, le Bodhisattva se plaça sous la direction de plusieurs précepteurs renommés par leur sagesse et par leurs pénitences, et qui déjà enseignaient la pauvreté et le renoncement : mais il vit bientôt qu'il n'avait plus rien à apprendre auprès d'eux, et résolut de s'abandonner à l'exercice de sa propre méditation. Il s'offrit bientôt à lui l'occasion de mettre en pratique la doctrine d'abnégation qu'il voulait répandre : car, le souverain de Râdjagriha qui était émerveillé de le voir, lui ayant offert la possession de la moitié de son royaume et la jouissance de l'autorité royale, le Bodhisattva refusa tout, et il expliqua pourquoi il ne voulait plus « des qualités du désir » qui est pareil au poison et qui ne peut être rassasié • Siddhârtha gagna la solitude afin de se donner tout entier à la pratique des plus grandes austérités. Alors, il repassa en son esprit toutes • * Cette caricature fort pittoresque qui prend place dans la vie humaine du Bouddha {Lalita-Vûtâra, chap. xv, p. 191-99. — Manuâi of Buddhism, p. 157), laisse bien loin derrière elle la scène comique des Harpies, esquissée par Virgile dans son épopée. * Au moins dans cette partie du livre canonique {Lalita-Vistâra, chap. xv, p. 217 suiv., p. 125), U y a des traits de vérité exprimés noblement dans un style presque épique, et l'ascétisme mystique des sectaires n'a pas trop guindé le langage

des affections humaines et ne lui a pas enlevé tout charme de poésie. >
Lalita-Vistdraf chap. xvi, p. 230-32.

t¶ BOUDDHISME. 21 les pénitences dures et bizarres que s'imposaient les Tirthikas ou les dévots et les pèlerins d'entre les Brahmanes» et il se promet de ne pas chercher comme eux un refuge auprès de dieux impuissants, tels qu'étaient Bràhma, Indra, Vichnou. C'est, s'il faut en croire la légende ^y c'est sous cette forme indirecte seulement qu'il aurait prononcé plus tard la déchéance des divinités et des génies de la religion brahmanique. Pendant six ans, le Bodhisattva se livra avec tant d'intensité à la méditation accompagnée de pénitence, qu'au bout de ce terme il ressemblait à un agonisant. Malgré l'intempérie des saisons, sans abri, sans appui, il sut garder l'immobilité la plus complète, et on le prit quelquefois pour un esprit des cimetières. Or, pendant ce temps, les dieux et les génies, étonnés du pouvoir qu'il allait conquérir, se tenaient autour de lui et lui adressaient des prières. De son côté, le génie du mal, Papîyan, vint imposer au futur Bouddha des épreuves morales et lui fit une guerre épouvantable, dans la vue de le détourner des terribles austérités qui le conduiraient à la Bodhi. L'entreprise du tentateur occupe trop de place dans la légende même * pour que nous ne retracions pas les curieuses péripéties du drame philosophique qu'elle déroule. Dans une première attaque^ le démon se fait disputeur : le Méphistophélès indien défend la philosophie du sensualisme ; il raisonne sur la souffrance qu'entraîne le renoncement, et il veut prouver que ce qui se fait durant la vie doit se faire sans douleur. Le Bodhisattva lui oppose la vanité d'une existence qui est interrompue par tant de maux et qui est sitôt tranchée par la mort, et il ose lui prédire que, par la puissance de ses austérités, il triomphera des penchants, des désirs, des affections, des passions, qui sont les soldats de l'esprit mauvais. En effet, il acheva le terme qu'il avait assigné lui-même à sa pénitence, et alors seulement il accepta les aumônes et consentit à prendre une nourriture abondante qui lui rendit ses couleurs^ son embonpoint, sa beauté et sa force. On l'appela le beau, le grand Çramana; mais bientôt il voulut revêtir le vêtement pauvre du religieux : à cet effet, il s'empara d'un linceul dans un lieu abandonné, et le lava lui-même. A ces traits, qui n'ont rien que de vraisemblable dans la vie d'un ascète indien, l'imagination orientale a ajouté des circonstances merveilleuses conçues dans le même esprit : ce sont les Dévas qui offrent au Bodhisattva les vêtements rougeâtres teints à l'ocre que portèrent t *

Lalita-Vistâra, chap. xviii, p. 239-42. * Voir les chap. xvii, xix, xxi, et xxiv du Lalita-Vistâra.

12 LE BOUDDHISME. après loi les religieux mendiants de sa secte. Quand il se baigne dans une rivière, afin de rafraîchir son corps, les eaux coulent mêlées de fleurs et de parfums divins. Le Bodhisattva n'eut pas plutAt recouvré ses forces, qu'il se dirigea vers l'endroit où il doit revêtir l'Intelligence suprême, Bodhimanda, c'est-à-dire le « Trône de l'Intelligence. » Alors des milliers d'Apsaras chantèrent en chœur ses louanges; les Dévas, Brahma à leur tête, proclamèrent dans des cantiques son excellence et ses droits à la qualité de Bouddha; les rois des Nâgas ou dragons, habitants des mondes souterrains, vinrent aussi lui rendre hommage. A chaque pas que faisait le Bienheureux (car les Bouddhistes ont retenu Tépî* thète brahmanique de Bhagavat), le monde entier était pénétré de lumière : tous les maux étaient calmés, tous les malades guéris, tous les êtres remplis de sentiments de bienveillance les uns pour les autres. Enfin, le Bodhisattva parvint à l'arbre mystérieux sous lequel il atteindra la Sodhi; il s'assit à son ombre et fit vœu de ne plus se lever. Alors, de tous les points de l'horizon, des phénomènes inouïs annoncèrent le prodige qui allait s'accomplir : des chants de louange se firent entendre d'une façon merveilleuse, comme s'ils sortaient de parasols et de réseaux précieux ; d'autres furent récités par des femmes accomplies, qui tenaient suspendues au-dessus de la tête du Bouddha des guirlandes de fleurs et de soie *. Tout semblait préparé pour le dénouement; mais, au dernier acte, le Bodhisattva est en butte à de nouvelles attaques du démon et des esprits malfaisants : il les provoque lui-même afin de lier par sa Victoire tous les dieux, et de tourner vers l'Intelligence suprême même les fils des dieux de race démoniaque. Cette fois^ c'est à la force ouverte que recourent ses ennemis : appelant à son aide la nature entière, Papiyan met sur pied quatre troupes de monstres affreux armés jusqu'aux dents, afin de saisir et de mettre en pièces le Çramana Gotama. Un espace immense est rempli par cette multitude innombrable qui met en jeu les éléments, fait gronder le tonnerre, et déchaîne les vents et les tempêtes*. Que fait alors celui qui possède l'éclat des qualités et des signes du f Ixtlita-'VitUira, iMnp, ^jl, p. âldrSS^ EvoIuUep de Ro4hJi|iaiida. *4-p r^t ^e?ci lplif du lalitarVistâra (chap. xxi^ la défaite du démon, p. 286o27) nous fait assister à la lutte infernale des forces cosmiques, qui n'ont pas été évoquées avec moins de grandeur dans le Makdbhdrata, à propos de l'» !t7tte d'^lndra^ roi des dieux, contre Asouras et les autres éé^opç.)ci les Tit^9 iedieps opt des poses et des

grimaces qui dépassent tout les faits de la vie de Calpurne et de ses imitateurs en peinture.

LE BOUDDHISME. 2S Bouddha? Il n'a pas l'esprit ébranlé; «il regarde comme un illusion, comme un rêve, comme une nuée, tous les éléments...». Il demeure ferme dans la méditation profonde, ferme dans la Loi. » Quoiqu'il voie et le trompeur et son armée^» il n'est aucunement troublé. L'arbre au pied duquel il est assis n'est pas agité non plus. Alors les chefs de l'armée du démon tiennent conseil^ rangés les uns à droite, les autres à la gauche de Bhagavān : les uns le déclarent à jamais invincible; les autres se fient à leur force et à leurs enchantements pour le vaincre. Ici, on entend tour à tour le langage de redoutables géants qui ne croient qu'à la violence, et celui de génies infernaux à demi convertis au futur Bouddha, gagnés d'avance à la loi de l'âme qu'il apporte à tous les mondes. Pāpīyā recule lui-même à l'aspect du Bodhisattva immobile ; mais, pensant qu'il est seul, il donne aux siens le signal de la plus terrible des attaques. Il faut lancer sur lui des quartiers de roc, des montagnes^ et toutes les armes énormes qu'ils manient en se jouant ; mais toutes elles retombent sur la tête de Cātika sous la forme de fais et de guirlandes de fleurs. Quoique abattu par sa défaite, le démon se décide à une troisième attaque avec les armes de la séduction, afin d'exciter dans l'ascète la passion et le désir. Les Apsaras qu'il envoie en foule autour de lui usent de tous les prestiges pour le troubler; elles chantent d'une voix ravissante les charmes du printemps et la douceur des voluptés. Le Bouddha est inébranlable : il leur répond par une exhortation sur le néant des désirs. Les nymphes renouvellent leurs instances et multiplient leurs artifices : vains efforts ! Enfin la séduction cesse, et les Apsaras font elles-mêmes des vœux pour que le Bouddha accomplisse son dessein. Le tentateur est atterré, et les railleries des fils des dieux sur son impuissance portent à son comble le dépit qui le ronge. Toutefois, il revient brusquement vers le Kīrti et le défie d'obtenir la complète intelligence : il lui oppose superbement l'exemple de tant de sages fameux des temps* anciens, tels que Bhṛigu, Angiras, qui n'y sont point parvenus. Puis, tout à coup, son armée tout entière revient à l'attaque avec de nouvelles armes : le démon se rit de leurs efforts, comme de vaines illusions, et juge qu'il n'y a là ni démon, ni force, ni univers, ni soi-même. » Soudain^ le Bodhisattva frappe la terre de sa main, et, au bruit de la terre qui résonne comme un vase d'airain, le démon tombe à la renverse, déchu de sa splendeur et livré au vertige : son armée innombrable est mise en déroute et dispersée. Alors a été vue « la force du SādhyaMāra accompli, »

The text on this page is estimated to be only 29.44% accurate

9# LE BOUDDHISME. Inaccessible \ tout sentiment de faiblesse et de crainte, le jeune Gotamides était resté absorbé dans la méditation profonde à quatre degrés ; il récapitulait la succession de ses naissances antérieures, et considérait sans cesse toutes les causes de la naissance, en remontant jusqu'à la première qui est l'ignorance ou l'erreur de croire à l'existence de ce qui n'est pas. Instruit des sources de cette erreur et dégagé lui-même des liens d'où il veut délivrer les autres, Çakyamouni monta de la qualité de Bodhisattva à celle de Bouddha et revêtit l'intelligence parfaite et accomplie ; à l'âge de trente-six ans, il atteignait la triple science qui est la négation de l'existence à trois degrés ^ En naissant, il avait dit : « Je mettrai un terme à la naissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort ! » Maintenant, considérant les maux des créatures, il s'écria : « Je mettrai fin à cette douleur du monde » Le Bouddha ayant manifesté ses desseins de délivrance, toutes les régions de l'univers furent remplies de joie, et une vive lumière se répandit jusqu'aux extrémités de l'horizon. La prédication prochaine de la Loi fut proclamée par les Bodhisattvas et par les Dévas. Tandis que le Bouddha restait assis à Bodhimanda en parfaite quiétude, les dieux et les fils des dieux, ceux du ciel et ceux de la terre, vinrent saluer de leurs chants le sage, vainqueur de tous les obstacles » parvenant des apparences et de toutes les séductions du mal. Le Bouddha était en possession de la plénitude de la science ^ et cependant il hésitait à enseigner sa doctrine. Mais Brahma, au nom des dieux, le supplia de « faire tourner la roue de la Loi, » sans quoi le monde ne pourrait durer. Enfin, après bien des prières et des supplications, il consentit à révéler la Loi par pitié pour les êtres, qui, plongés dans l'incertitude, ne la connaîtraient jamais, s'il ne l'enseignait lui-même'. C'est à Varanasi ou Bénarès que le Bouddha fit tourner pour la première fois la roue de la Loi, dans le bois des gazelles de Richipatanaf c'est là qu'il définit les quatre vérités sublimes {aryani satyanti ^ dignes de la méditation des sages : la douleur, l'origine de la douleur, la nécessité d'empêcher la douleur, et le moyen de la faire cesser ; c'est là qu'il énuméra toutes les qualités de la Loi et en prédit la puissance* * En d'autres termes, la connaissance surnaturelle de trois grands faits : la permanence de la matière ^ l'existence de la douleur en toutes choses, l'annihilation de l'esprit qui percevait. Voir Lotus ^ note ^ p. 372. * Lalitavistara, chap. lxxviii, p. 89; chap. lxxix, p. 336. *

«¹dra^« chap. txv^ p. aei'sutv., p. aXd« — Mattual û(Budhayî, p. 298etsaiT. « ; ,

4.B BOUDDHISME. » ÇftkjaiaouBi s'adressait à la multitude daassoa la&gage ferl sim {de; il semblait parler! tous ayee désintéressement^ sans préférence pour aucune classe. Il insistait sur les préceptes de morale qui laissent salent dans l'esprit de tous l'idée de vertus faciles à pratiquer : au-p même, patience, moralité, charité, énergie, science contemplative, telles étaient les six perfections transcendantes qui revenaient sans cesse dans ses discours. Dès lors, il convertit grand nombre d'hommes de tout rang, et il institua une formule de vœu pour qui voudrait entrer dans la vie de religieux. Il établit un ordre nouveau d'ascètes qui furent bientôt dits les Çramanas^ à l'exclusion des pénitents brâhmaniques, et il y reçut les femmes comme les hommes, les pauvres comme les riches, les esclaves comme les maîtres. Au-dessous des religieux, les Bhikshous ou mendiants, il plaça les Oupâsakâs ou simples fidèles : lui-même, il se produisit comme le premier des mendiants, et leur donna l'exemple de se raser la tête, de porter un vêlement teint à Teindre jaune, et de vivre d'aumônes ; il ne demandait qu'un peu de riz dans une écuelle, et non point de riches offrandes. Çâkya n'attaquait point ouvertement les Brahmanes comme caste, et même il ne les provoquait point à des disputes publiques : mais il préparait la ruine de leur influence politique et religieuse, en niant leurs droits de naissance, en contestant la profondeur de leur science et la validité de leurs pratiques. Il n'était pas le premier qui élevât des objections à cet égard , mais sa polémique alla plus loin. Tantôt il fit la critique indirecte des mœurs dans les ascètes brahmaniques; tantôt il confondit leurs sages en présence de la foule qui les croyait infaillibles .Ainsi, dans un des Souttas de Ceylan^, le Bouddha, consulté par des Brahmanes, les laisse invoquer chacun ses autorités; il leur demande s'il est un seul de leurs anciens maîtres qui ait vu Brâhmâ; et à face; puis il raille et traite de jongleurs ceux qui prétendent enseigner la voie qui conduit à Brâhmâ. Quelquefois^ il déjoua finement les intrigues que les Brahmanes et les pénitents de haute caste nouaient pour le perdre, et toujours il les réduisit au silence, quand ils voulurent ôter au peuple toute foi à ses prétendus miracles^. On peut suivre Çâkyamouni dans les différents lieux de sa prédication pendant les quarante* cinq ans qu'il passa dans l'Inde en qualité de Bouddha accompli *. Il revint de Bénarès à Râdjagriha, * Le Tévtidjja Souita, traduit par Bdrnoof, Lotu\$, p. 494-96. ' Voir les légendes du Divya Avaddna traduites dans l'Introduction, p. 162G9| p. 190-94. T- Cf. Manual

of Buddhism[^] p. 73-74, 276-77, 290-95. * La suite des laits qui manque dans le La Uta-Tîstda nous, est fournie par a* aotret Uvrei de la collection népalaise .e4 Uttétain[^], et par les traltét palis, cb

Il ' flm BOUDDmSMI. aDcieime capitale du Magadha, et gajz^na bientôt à sa ca^ee lés souverains de ce pays. Ainsi il fit un séjour de yingt-trbis ans dans le royaume des Kosalas, et c^esit dans le bois Djétavana, domaine d'un maître de maison de Sravasti^ nommé Ânathapindika, qu*il communiqua à d'immenses assemblées de Bbiksehôn une grande partie des discours recueillis sous le nom de Soûiras, Quand il rentra d^ns son pays natal, il convertit et admit à la vie religieuse les premiers envoyés du roi Souddhodana; puis il parut lui-même à Kapilavastou où il habita le Vihâra dit Nyagrodha, et convertit à sa loi le peuple des Çâkyas. En outre, les Singhalais placent dans le cours de sa carrière un voyage tout spécial qu'aurait fait le Bouddha dans leur île, afin d*y porter lui-même la lumière de la Loi et d'y établir la hiérarchie religieuse. Malgré l'importance attachée par les Bouddhistes, même par ceux du nord, à Ceylân comme à ceux des sièges permanents de leur religion ', il est vraisemblable que Çakya ne visita point en personne cette île, mais que l'on a plus tard accrédité cette fiction dans Tintétérêt de la doctrine ^. Dans les derniers temps de sa vie, le Bouddha passa dans le pays d'Assam, et c'est à Kouça ou Kouçînâra que les livres bouddhiques le font mourir ' : a Bhagavât qui était né à Rapîla, arriva à la su2> prême perfection dans le pays de Magadl^a, tourna la roue de la » Loi à Kacî (Bénarès), et fut délivré de la douleur à Kouça. x> La désolation des Mallas fut grande : le corps du Bienheureux fut enveloppé dans cent étoffes roulées^ et fut livré aux flammes sur un bûcher en présence de ses disciples. On recueillit dans lés cendres quatre dents de Gotama, deux os de la joue ainsi que le crâne^ et on déposa les autres débris de son corps dans huit urnes. L'emplacement même du bûcher fut gardé par les troupes des princes de Mal^a : mais, la nouvelle de la mort de Bouddha s'étant répandue dans l'Inde, les rois Ceylan. Gsoma a analysé les premiers daQs \e9Asiatic Researches {yo\T l'Appendice à la traducUon de M. Fougacx); M. Spence HAROT^qbi a mis en œuvre les seconds, n'y a pas troové un accord satisfaisant sur tous les Incidents de la vie de Gotama après l'obteniion de la Bodhi {Manuah ^»p. vu, vçir p. 3S5]. * Un des livres canoniques du Diépaul e^ intitulé LangMvatâra^ ou Révélation de la Bonne Loi à Ceylan; mais il est plutôt métaphysique et polémique qu'historique {Introduction, p. 68, 438, 5H-1S). ' M. Spence Hardt a rapporté d'après les livres singhalais la fradiUon détaillée du fait, sans y ajouter fol [Manual, p. 207-13, 340, 356- S7). * Voir

la relation que Csoma a tirée du Doulva et des livres tibétains (Fouçaox, 1. c. p. 416[^] 420, 425), et celle que l'auteur du Manuel a empruntée au ffitinda pnuna de Ceylan (p. 149-47, p. asO-Sd).

LE BOUDDHISME. Il qui avaient favorisé ses prédications et surtout Adjatasat ou Adjatasatrou, roi de Râdjagriha, furent saisis d'une vive douleur. Sept princes firent une expédition dans l'Assam pour réclamer une part dans les reliques du sage et quand le partage en fut fait, ils s'en retournèrent avec une lenteur solennelle chacun dans son pays. Partout où Tan possédait quelque fragment du corps du Bouddha, on éleva un Tchaitya ou pyramide funèbre qui fut pour ses partisans un objet de vénération dans tous les temps. Peu de jours après la mort du maître, les Bhikshous se réunirent en assemblée générale pour former un symbole des points de doctrine qui résultaient de son enseignement et de ses exemples. C'est à cette époque primitive que remontent les deux pratiques fondamentales du culte qui est resté longtemps très-simple parmi les sectateurs du Bouddha. Plus de sacrifices et de libations, plus de chants sacrés à toutes les heures de la journée, suivant l'ancien rituel des Brahmanes; mais vénération est l'endue à l'image de Çakyamouni, du Bouddha supposé aussi parfait de corps et accompli de figure qu'il était supérieur en intelligence aux sages de tous les temps et aux dieux de tous les mondes ; du reste on ne lui fait offrande que de fleurs et de parfums. A ce culte de la personnalité de maître se joignait le culte des reliques du Bouddha et bientôt de tous les religieux qui ont pu atteindre par la connaissance de la Loi et la pratique de grandes vertus, le rang d'Arhats ou de vénérables. Deux classes de monuments surgirent dans l'Inde, là même où le Bouddhisme n'avait pas encore fait disparaître l'ancienne religion, et où ses mendiants vivaient sans rixe à côté des Brahmanes : les Vihâras et les Tchaityas, édifices vastes et quelquefois somptueux, destinés à la réunion des religieux ou à l'habitation des contemplatifs, et d'autre part les Stûpas ou Tôpas, tours et pyramides élevées en souvenir d'un fait merveilleux, ou bien en l'honneur d'un religieux célèbre, dont elles contiennent les reliques, et ornées avec une magnificence extraordinaire dans quelque contrée. Nous n'avons pas à considérer ces monuments au point de vue de l'art mais nous devons les faire envisager comme répondant à un culte sévère, qui se rapportait à la déification de la philosophie humaine et qui laissait la plus large place à la méditation et à l'ascétisme. Ceci nous amène à un autre fait qui met en lumière * Parmi les objets de la plus haute vénération se trouvent les empreintes du pied de Bouddha qu'on montre à Ceylan, chez les Barmans et

ailleurs ; car cette tradition s'est accréditée dans des lieux où Çākya n'a jamais été. y oir Lotus, Append. VIII, teet. IV, p. 622-47.]

m LE aOUi>DHISl4E. les causes de l'ascendaQi que les
 bouddhistes ont exercé dans l'Inde et dans d'autres contrées de l'Asie.
 Quoique Çâkyaraouni se fût attribué les hautes perfections morales et
 l'exercice de la suprême intelligence, il ne pouvait être proposé avec ces
 seules qualités abstraites à la vénération des peuples : ses fervents disciples
 Tout bien senti. Ils ont en conséquence multiplié les plus minutieuses
 distinctions de la physiognomonie pour faire gloire au Bouddha de la plus
 haute perfection physique, et de la sorte ils ont attiré la foule en tout pays
 aux pratiques d'une adoration superstitieuse de son image. Dans cette vue,
 les écrivains bouddhistes n'ont reculé devant aucune invention, ni devant
 aucune extravagance. Ils ont cherché le beau idéal dans une foule de
 particularités qui nous feraient croire à un état de folie chez ceux qui les ont
 imaginées ou qui les ont acceptées et propagées. C'est là un des côtés où
 Ton voit le mieux l'étrange fascination qu'une doctrine aussi pauvre de
 dogmes que celle du Bouddha a pu exercer, dans le cours des siècles, chez
 des peuples avancés en civilisation, mais déjà corrompus, ainsi que chez des
 peuples encore simples, mais ignorants et crédules. Il n'est plus douteux
 pour personne que les traits saillants attribués au Bouddha au nombre de
 trente-deux, comme les signes caractéristiques d'un grand homme ,
 répondent parfaitement au type d'un Indien de race caucasique, et non pas
 d'un Africain ou d'un nègre, comme on avait conjecturé naguère ; et il n'est
 pas moins vrai que l'imagination indienne a formé de ces traits essentiels un
 type unique, reproduit de bonne heure par les arts du dessin, et décrit avec
 fidélité dans les écritures bouddhiques. Evidemment ce type a dû réfléchir
 quelques qualités physiques qui ont vivement frappé ses partisans dans la
 personnalité du Bouddha : mais on y a ajouté d'autres signes qui étaient
 pour les disciples de Çâkyas les présages d'une grandeur. Ce qui nous atteste
 qu'il y eut à cet égard une croyance bien déterminée au berceau du
 Bouddhisme, c'est que les livres les plus accrédités du Nord et du Sud, le
 Laùtta-Vistâra du Népal *, et plusieurs Soutins de Ceylan, décrivent
 absolument de même les caractères physiques du Bouddha, à part des
 différences nécessaires dans leurs classifications *. Ainsi cette croyance a
 pris racine parmi les Brahmanes avant les événements qui les ont partagés
 en deux écoles. * Lalita-Vistâra, chap. viii, p. 107-8. ' Voir le viii« Mémoire
 de M. Burnouf dans l'Appendice ou l'Exposé de la Bonne Loi sur les trente-
 deux signes caractéristiques d'un grand homme (p. 653 suiv. p. 580 suiv.). Il

existe à Ceylan un SouUa des signes où sont[^]énumérées les vertus qui en assurent la possession.

hÈ BOUDDHISME. W Mais oe n'était pas encore assez pour
 satisfaire dans Tlnde le sentiment d'admiration qui se nourrit des moindres
 détails d'un portrait sans jamais être rassasié : il ne suffisait pas aux
 adorateurs du Bouddha de célébrer la protubérance de son crâne, la largeur
 de son front, la symétrie de ses dents égales et serrées, la douceur de sa
 voix, son bras bien arrondi, sa mâchoire de lion, et bien d'autres qualités.
 Leur esprit a trouvé un nouvel aliment dans la contemplation d'une série de
 marques de beauté portées à quatre-vingts signes secondaires ^ Ce sont des
 tniitsplus minutieux encore, mais qui précisent les points de la première
 description toujours d'après les idées indiennes. Il s'agit non seulement de
 rehausser Tidée de la perfection absolue dans les proportions de tous les
 membres du Bouddha, et de vanter sa démarche en la comparant à celle
 deTéléphant, du lion, du taureau et du cygne, mais encore de dépeindre les
 moindres nuances des yeux, des sourcils^ de la chevelure. Dans tout cela,
 rien n'est omis par les Bouddhistes pour prêter Téclatde la jeunesse à tout
 le corps et surtout au visage de leur héros ; ils lui ont donné aussi un attribut
 physique qui fût en rapport avec l'idée de la sainteté, la propriété de
 répandre la lumière autour de soi *. On n'a pas assurément, dans les livres
 ou dans les œuvres d'art, Vw mage traditionnelle du Bouddha; mais on y
 découvre du moins un portrait idéal recomposé avec des souvenirs assez
 exacts pour rendre raison de l'ascendant physique de sa personne. Le type
 de beauté qu'on lui a attribué était emprunté à la population la plus élevée
 dans Tordre social, et on n'y a introduit qu'un petit nombre de traits qui ne
 sont pas inhérents au type indien. De fait, il est devenu a le signe extérieur
 de la sagesse la plus parfaite et de la puissance la plus illimitée. 9 Mais, s'il
 a exercé la patience des contemplatifs qui ont pris chaque qualité, chaque
 détail, comme objet de méditation, on ne sait trop comment concilier cette
 espèce d'anthropolâtrie avec la théorie des puissances intellectuelles et des
 forces morales de Çâkya, théorie qui est une des bases de l'idéalisme
 bouddhique. N'y a-t-il pas ici une de ces contradictions auxquelles est
 exposée la nature humaine, quand elle embrasse avec passion les opinions
 extrêmes? Des penseurs, entraînés par la métaphysique jusqu'à la négation
 du fini et jusqu'au désir du néant, se sont rejetés invinciblement vers
 quelque réalité sensible, -et le culte du sage' est redescendu à peu près
 jusqu'au fétichisme, quand on s'est pris à décrire religieusement les * Voir le
 LalitOrVistâra, chap. vit, p. 108-110. Lotus, Append., p. 583 soW. * Un

vaste cercle lumineux entoure la tête du Bouddha sur des peintures népa«
taises. Lohis,)b., p. 597.

The text on this page is estimated to be only 25.68% accurate

M LE BOODDHtSMB. moindres (Signes dMiactifr de son existence humaine. Ainsi biati Aes systèmes idéalistes ont-ils en des affinités secrètes avec le sensualisme, et le Bouddhisme ne ferait pas exception sous ce rapport. La doctrine primitive du Bouddha, comme nous ravons dit, se fondait sur la prétention d'arracher l'homme à la loi de la transmigration; mais^ en lui enseignant le néant de tout désir et de toute existence, elle ne faisait que le jeter d' une perplexité dans une autre; La notion du salut avait été placée par quelques philosophes indiens dans Tunion avec la substance de Brâhma, c'est-à-dire l'absorption des êtres intelligents dans Têtre absolti, infini, iinique. Mais dans un système athée* comme celui du Bouddha, Tintelligence qui se croit éclairée sur le néant de toutes choses et la vanité de toute pensée, se condamne elle-même à la mort ; elle n'a pas d'autre refuge que le vide où elle slatiéantit, et où vient se détruire toute individualités On a atteint le but final de la science^ quand on acquiert le sentiment intime que tout, même sol, est vide et néant. Évidemment, ce n'est pas ici le panthéisme qui se manifeste comme eonséquence des systèmes eos-* moEgoniques de l'Inde ancienne ; c'est un idéalilmé qui ne laisse plus subsister Tidée de l'être^ qui méconnaît la notion de l'infini, et qui ne peut s'entendre et se définir autrement que par le nihilisme. Nous ne faisons plus que toucher en peu de mots à l'esprit général de la dootrine : car il fiuidrait une dissertation, ou plutôt un livre^ pour recueiUii^, discuter et apprécier les théorèmes de Tontoilogie bond* dhique. Selod le Bouddha^ point de créateur^ point d'être existant fav knmême et éternel. Tous les êtres capables de sentir sont de même natore : la différence entre un être et un autre n'est que temporaire, puisque Panimal peut devenir homme ou déva dans une de ses vied successives, et eUe provient de la différence qui existe dans leurs degrés de mérite. Il n'y a dans le ofionde d'autre pouvoir que celui qui résalle des bonnes ou des mauvaises actions. On ne peut rien affirmer de la manière dont les êtres ont oom* * C'est bieu tard, vers le x* siècle de Tère chrétienne, qn'ane secte boaddhique du Népaül a conçu et reconnu un Bouddha supérieur, un Âdibouddha, Intelligence primitive et dNlne : telFe est l'assertion de GsoiîA, admise par Bornoup {întroduc^ Hônt p. 111 suiv., p. 330, 5(26). — Dans tm arHde des JMbaU (13 avril 1863), où il apprécie le bat et la mission de CAkyamounl, M. Bd. Laboulaye représente l'homme s'élevant,

suivant la doctrine bouddhique^ t de degré en degré Jusqu'à Tétai de pure
tnfellfgence où il se confond avec Dieu même^ et entre avec lui dans le
Nirvana ou Téternel repos. » On aurait grande peine à entendre de la sorte
la fia que le Bouddha promettait à ses fidèles, d'après les documents
auxquels M. Laboulaye semble se référer : cet écrivain parle, dans le même
article, du Bouddhisme comme d'une religion « où manque un Dieu
personaçl et oui gouverne le mond««t

The text on this page is estimated to be only 15.12% accurate

mm^méj ms.àm\$,l^ fmcifeU d'j ayait qoe.le tHi«. It eit uoe caui^
abstmitc de la caotinuité de TeiListence : c'est Tigoorance^ d*oJi proTient
la canseien<: puis="" le="" corps="" et="" l="" enbuite="" les="" si=""
ou="" qrg9lne8="" des="" sen="" sens="" provienaeot="" tour=""
toucher="" d="" k="" seqsation="" rattacheoatit="" aux="" objets=""
enlio="" la="" naissance="" maladie="" mort.="" y="" a:aiasi=""
coinnie="" daus="" mouvement="" roue="" uae="" sueeessioa="" r=""
de="" mort="" rattachement="" auk="" en="" est="" cause="" ta=""
imm="" e="" ef="" tous="" qui="" veulent="" mis="" s="" eux="" tout=""
renoncer="" une="" connaissance="" n="" qu="" us="" parviendront=""
pratiquant="" six="" vertus="" fondamentales="" suivant="" disciplin=""
fait="" entrer="" dans="" quatre="" voies="" du="" salut="" assur=""
dift="" mani="" i="" nirvana="" ceux="" ont="" renonc="" leur=""
ignorance="" se="" so="" sont="" possession="" puissance=""
merveilleiise="" ils="" deviennent.airaa="" par="" niort="" arrivent=""
au="" o="" cessent="" peuvent="" pr="" ainsi="" entendu="" :=="" mais=""
il="" faut.une="" longue="" m="" sup="" toujdurs="" croissait=""
actions="" pour="" atteindre.="" vie="" religieuse="" conduit="" oeux=""
but="" promis="" fin="" migrations="" ee="" pas="" desiio=""
bouddhas="" chaque="" monde="" viennent="" pir="" loi="" je="" syst=""
notions="" vertu="" science="" reviennent="" ia="" stant="" eomme=""
fond="" suf="" lepliis="" pur="" spiritualisme="" cepeur="" dant="" ne=""
renferne="" aucune="" tra="" intelligence="" prin="" oipe="" mod=""
aut="" intelligences="" finies="" admet="" con="" floent="" rid="" himj=""
sans="" lui="" donner="" type="" priiiitif="" ni="" permanent.="" uiie=""
liotioa="" abstraite="" eu="" bien="" individu="" dains="" depuis=""
jusqu="" dieu.="" hommes="" animaux="" soumis:=="" ordre=""
ascendantes="" descendantes="" aboutissent="" bkmkldfaa="" poini=""
pass="" plusieurs="" ties="" mult="" un="" h="" bel="" exemple="" on=""
lit="" grenouille="" avait="" discours="" bouddha="" arriv="" outr=""
ttne="" rou="" do="" salut.="" lilduis="" aotre="" volt="" f="" fn="" fle=""
cette="" twotie="" t="" vist="" txit="" p.="" ti="" commentaire="" fah=""
m.="" bumof="" duction="" suiv.="">

que sous un Bouddha antérieur, Kṛtavya, cinq ou six ÉhātētsourU qui entendaient la Loi sans la comprendre sont devenues des Dévas dans une vie suivante, et plus tard à l'époque de Gotama, des hommes ou plutôt des religieux parés. Envisagé sous cet aspect, le Bouddhisme a beaucoup d'affinité à la fois avec les systèmes matérialistes fondés sur l'hypothèse de l'ascension progressive des espèces, et aussi avec les systèmes idéalistes qui consacrent une perfectibilité indéfinie et promettent à l'homme la pleine possession de la nature divine. En dernière analyse, sous prétexte de réhabiliter la vie morale de l'humanité, il a réclamé des intelligences le travail le plus subtil et le plus ardu, sans leur assigner une existence immortelle et bien* heureuse comme but et comme récompense. Ce ne sont là que quelques traits de la doctrine idéaliste, mais athée et sceptique, qui n'enseignait rien de positif sur l'origine et la fin de l'homme, et qui cependant a su disputer l'empire de l'Inde au Brāhmaṇisme. Il est difficile qu'elle ait gagné une autorité illimitée dans de puissants royaumes, comme l'histoire l'atteste ; mais ce qui lui valut une propagation si rapide ce fut beaucoup moins le dogme que la « morale douce et bienveillante que le Bouddha avait enseignée. On ne peut oublier non plus l'opposition pacifique que le Bouddhisme a opposée contre le gouvernement arbitraire de quelques princes, et surtout contre la distinction des castes en tant que fondée sur la naissance. La multitude n'a considéré que le côté moral et pratique de la doctrine ; elle a répondu à l'appel d'une philosophie qui confondait tous les hommes dans la vie religieuse et qui mettait au nombre de ses préceptes l'aumône et la charité universelle. Cependant les principes métaphysiques du Bouddhisme constituaient un quiétisme désolant qui n'a trouvé nulle part sans doute une complète application : il s'est formé plus tard hors de l'Inde des sectes philosophiques qui ont protesté contre une telle conséquence antisociale les unes pour maintenir la conscience de l'action intellectuelle, les autres celle de l'action morale. Nous venons d'indiquer brièvement les causes de la popularité que le Bouddhisme naissant a obtenue dans l'Inde : nous étendrons notre tâche au-delà de ses limites, si nous voulons caractériser les divers 1 M. Ed. Laboulaye a dit très-bien » en parlant du Bouddhisme (Débat du 13 avril 1853), « que c'est un culte qui, au lieu de faire rentrer l'homme en lui-même et » de lui montrer son impuissance, exalte l'orgueil et divinise la pensée. » On a droit de s'étonner que le même auteur le traite de croyance respectable et

s'exprime ainsi un peu plus loin : « Il est difficile de comprendre que des hommes à qui la Révolution a manqué aient pu s'élever aussi haut et s'approcher autant de la vérité »

LE BOUDDHISME. 33 modes de son influence sociale et politique en ce pays pendant le millier d'années qui sépare la prédication du Bouddha de l'expulsion général de ses partisans. Puisque cette doctrine a été animée d'un ardent prosélytisme inconnu aux religions anciennes qui étaient des religions nationales et locales, il y aurait aussi un grand intérêt à rechercher quelle a été l'extension des idées bouddhiques chez les nations de l'antiquité et même jusque dans les pays grecs : nous nous bornerons sur ce dernier point à une seule réflexion. On ne saurait révoquer en doute que le Bouddhisme n'ait été fort puissant à l'époque où les Grecs ont pénétré à la suite d'Alexandre dans l'Inde occidentale, et où ils ont fondé plusieurs royaumes; on ne saurait non plus nier d'une manière absolue que ce système, qui avait exercé une active propagande auprès des lieux de son berceau, n'ait répandu au loin des éléments de doctrine. Sans accueillir les rapprochements d'histoire et de géographie qu'un écrivain anglais, M. E. Pococke, a tenté récemment d'établir entre la Grèce et l'Inde dans la voie très-hasardeuse des étymologies *, sans croire à une propagande suivie des Bouddhistes chez les Grecs, nous n'oserions rejeter complètement l'analogie qu'il montre entre la personnalité de Bouddha et celle de Pythagore 2. Il serait digne, dans l'avenir, de l'attention des savants, de constater par des recherches sérieuses, sans système préconçu, si une part quelconque d'influence reviendrait au Bouddhisme dans les idées-mères du système pythagoricien qui n'est pas de tout point une conception grecque. Faudra-t-il restreindre cette influence à la vie cénobitique dont Pythagore a fait l'application en Occident, ou bien encore au dogme de la métempsycose qui reparait sans cesse dans les livres bouddhiques, mais que Pythagore aurait pu emprunter à d'autres peuples qu'aux Indiens? Reportera-t-on jusque dans l'Asie centrale une des sources de la théosophie qui a illustré l'école de Crotone? Et puis, comment rendra-t-on raison de similitudes au moins curieuses dans la vie anecdotique des deux philosophes à peu près contemporains? Qu'on nous permette de prendre dans les légendes un seul exemple : Mercure aurait doué Pythagore de la faculté de se rappeler toute sa vie passée, et de réveiller dans autrui cette prodigieuse mémoire. Le Bouddha Çâkyamouni non-seulement se rappelait ! ' Indian Greece, or truth in mythology, London^ Griffin,. 1852. 1 v. in-8°. (p. 350. > uiv., chap. xx., The Buddhist missionary.) * La similitude des noms, comme il l'entend, n'a aucune consistance : le nom grec de Pythagore, Ηυόπποτς, n'est

certainement pas la transcription .des mots indiens : Bouddha-Gourou ^ «
Bouddha maître spirituel ; » mots qui ne sont d'i^l» leurs jamais assemblés
ainsi dans les textes.

r .K.-:> v-, LE BOL'DDHLSME. h:^ vi>ietHres antérieures, en
 appréciant le mérite de ses > i> .!dcuiie à'elles; mais encore il faisait
 connaître aux :y .irvuu^iauces et les mérites de leurs vies précédentes, et .y\
 idil de cette manière ietir vocation dans celle-ci. ..euv Colebrooke a signalé
 d'ancienne date des affinités docî*e les Grecs et les Hindous sur des
 problèmes philosophi> u lo Bouddhisme fournira des élémentsde
 comparaison. Les rei . ^ 't'-i qui seraient dirigées en ce sens avec mesure et
 impartialité, ' \i.îic:U s*étendre, ce nous semble, des écoles de philosophie
 aux r.< religieuses qui se sont constituées et développées vers le même •nps
 : car celles-ci n'ont pu rester tout à fait étrangères aux idées et .;ux
 irculations que des migrations indiennes ont répandues dans des pa\;î encore
 barbares et qui ont peut-être de proche en proche pénétré

LE BOUDDHISME. 15 Loi (Dharma) qui est la vérité même, et l'Assemblée {Sangha) qui est l'interprète et la gardienne de la Loi. Les trois termes de cette triade philosophique remplaçaient les noms divins d'Indra, de Varouna et d'Agni, formant la triade qui dominait toute la hiérarchie des Dévas dans le naturalisme védique. Mais la foi au Bouddha, qui entraînait la foi à la doctrine libératrice et l'obéissance à l'Assemblée des Religieux, ne pouvait subsister sans le secours d'un code écrit qui perpétuât l'enseignement oral du Maître et qui servît à prévenir les fluctuations nécessaires de la tradition. Si profonde que l'on suppose l'impression produite par la parole de Çâkyâ, si général que l'on se représente l'élan qui a poussé vers lui des milliers d'auditeurs et de disciples, l'autorité de la doctrine nouvelle aurait été promptement ébranlée par des dissentiments suivis d'une polémique, si l'on n'avait pu invoquer une collection de livres qui seraient réputés émaner du fondateur même de cette doctrine. Le pouvoir collectif qu'il avait attribué au corps «des Bhikshous en faisait un concile permanent auquel toutes les questions de croyance et de discipline devaient être déférées : aussi c'est à l'histoire des premières assemblées que se rattache celle des livres originaux qui nous sont donnés comme les Ecritures du bouddhisme. On va voir à l'instant sous quel rapport elles devaient différer des livres sacrés du Brahmanisme, et en général des productions nationales de la littérature sanscrite. Çâkyamouni, pendant sa carrière publique, avait usé d'un procédé tout nouveau dans la vie intellectuelle de l'Inde. Il avait été novateur jusque dans sa méthode : l'enseignement qu'il donnait lui-même était pleinement extérieur; sa forme ordinaire était la prédication, et l'on conçoit sans peine quelle étonnante popularité il acquit tout d'abord. En effet exempt des entraves ou des obscurités d'une versification savante, dégagé de discussions subtiles, cet enseignement se produisait devant tous et continuait tous les jours avec la même simplicité : formules très-courtes de métaphysique, sentences morales, exhortations, légendes et récits donnés en confirmation des idées ou des préceptes, tels étaient les seuls objets de l'entretien de l'Ascète Gautamida avec le peuple. Sa doctrine, qui émancipait les masses et qui leur annonçait une libération future des liens de l'existence, avait en elle-même beaucoup d'attraits, et elle agissait sur elles avec d'autant plus d'empire, qu'elle leur était communiquée dans un langage clair, sans appareil de gloses et de commentaires prolixes. Les premiers disciples de

Bhagavat imitèrent sans doute son exemple, et ne tirent que prêcher sur les mêmes sujets. Mais, quand vint le moment où ils voulurent fixer leur doctrine commune par

The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate

^ . liË BOODPUI^IIË. récritur^t la tniditioD orale ne leur feufait
pis imoiédifiteaieBf\& matériaux d'un recueil de livres sacrés comparables
à ceux de leurs adyersaires religieux, dont le fond s'était enrichi des
aventures et des mythes de Tâge héroïque des^Aryas. La médioorité
incontestable du bouddhisme sous le rapport littéraire s'esplique trèsrbien
par la source de ses anciens livres qui était la prédication, et par la ks
idiomes vulgaires qtii en étaient issus, et qu^avaient parlés sani^ douleles
premiers apôtres d6 bouddhisme. Selon tbtfte apparence, il y eut des livres
rédigés une première fois dans rinde, iibnseulement en pâli, mais encore
dans les principaux dialectes appelés ^ BuRNOCF, introduction, p. 194-96.
* Nous ometions'à dessein les noms iidiens des livrés qui .feront l'objet de
nos aperçus^ afin de ne pas causer à Tesprildes lecteurs une fatigue
importune : nous n'avons pas besoin, d'ailleurs, de dresser fidèlement ici la
liste de ces livres p«ur en faire apprécier le sujet et la destination. ^ La
langue antique, polie par une longue culture, a été l'objet de la science
grammaUcale, fèrk précoce dans l'Inde, puisque ses plus fameux traités ont
vu le jour avant le bouddhisme.

The text on this page is estimated to be only 27.02% accurate

'•^••••••^imm^f^m^^^Km^m^im^mmgtmmBmmwmmmtmm^m
atr^^^m Lt BOUDDHISME. .17 à uoiù générique de PràcrHâ (dérivés,
inférieurs), tels que le Magadha, idiome du royaume de ce nom, et dont
Çakyamouni avait dû faire lui-même usage ^ Ainsi des moyens assurés de
popularité et de propagande étaient fournis par les vicissitudes du langage
aux réformateurs de la société indienne. On l'a pas encore déterminé en
quelle langue fut rédigée la pre^{mière} collection des écritures
bouddhiques, et à quel point les idiomes vulgaires y furent mêlés à des
textes véritablement sanscrits : on a du moins acquis la conviction que les
livres^{des} bouddhistes du Nord et du Sud, ont eu pour source commune des
canons établis par les premiers conciles du bouddhisme indien. De part et
d'autre, on parle de trois conciles où étaient réunis les Arhats ou Vénérables
d'entre les sectateurs de la Loi. On est d'accord sur la date et le but des deux
premiers ! L'un aurait eu lieu à Râdjagriha, ancienne capitale du Magadha,
immédiatement après la mort d^{un} Bouddha, le second cent ans plus tard, à
Pataliputra, nouvelle capitale du même royaume. L'autre aurait agité et résolu
dans celui-ci des questions graves relatives aux erreurs qui s'étaient glissées
dans la discipline religieuse. Mais la tâche du troisième concile est d'une
importance majeure dans l'histoire des écritures bouddhiques, puisque la
destination particulière des livres y fut fixée, le dogme et la discipline
consolidés, et l'obligation d'enseigner la Loi à tous les peuples
solennellement reconnue. Seulement, les Sighalais placent le troisième
concile à Pataliputra, sous le règne du fameux protecteur du bouddhisme,
Asoka, 218 ans après Bouddha, à une date qu'il n'est pas actuellement
permis de préciser (de 346 à 246 av. J.-C.) Les Népalais, au contraire, font
coïncider cette troisième assemblée avec le règne de Ranischka où
Kanérkès, prince fort célèbre, qui gouvernait le Kachemire et des contrées
du Nord où le sanscrit avait été cultivé sans interruption. Les faits
présentent à cet endroit une dissidence que la critique n'est pas encore en
mesure de pleinement concilier. Voyons maintenant, en général, comment se
les idées reflètent parmi les religieux et les fidèles du bouddhisme primitif
ont été déposées dans une série considérable d'ouvrages. Le fait essentiel
qui dominait tout travail de rédaction dans les assemblées bouddhiques,
c'est l'obligation de conserver d'une façon intégrale la parole de Çakyamouni.
On ne songea pas sans doute à confier * Voy. les Leçons de Weber.

p. 169-170 p. 258. Dès 1827, H. Bornouf avait entrepris des recherches
nouvelles sur le pâli, en prévision des résultats considérables que cette langue
fournirait à l'histoire du Bouddhisme ^ il en a recueilli lui-même les fruits
dans les savants;^ Mémoires^ nul forment l'Appendice du 1^{er} his.

les causes de l'ascendant que les bouddhistes ont exercé dans
 l'Inde et dans d'autres contrées de l'Asie. Quoique Çākyaṇaouṇi se fût
 attribué les hautes perfections morales et l'exercice de la suprême
 intelligence, il ne pouvait être proposé avec ces seules qualités abstraites à
 la vénération des peuples : ses fervents disciples Tout bien senti. Ils ont en
 conséquence multiplié les plus minutieuses distinctions de la
 physiognomonie pour faire gloire au Bouddha de la plus haute perfection
 physique[^] et de la sorte ils ont attiré la foule en tout pays aux pratiques
 d'une adoration superstitieuse de son image. Dans cette vue, les écrivains
 bouddhistes n'ont reculé devant aucune invention, ni devant aucune
 extravagance, ils ont cherché le beau idéal dans une foule de particularités
 qui nous feraient croire à un état de folie chez ceux qui les ont imaginées ou
 qui les ont acceptées et propagées. C'est là un des côtés où l'on voit le
 mieux l'étrange fascination qu'une doctrine aussi pauvre de dogmes que
 celle du Bouddha a pu exercer, dans le cours des siècles, chez des peuples
 avancés en civilisation, mais déjà corrompus, ainsi que chez des peuples
 encore simples, mais ignorants et crédules. Il n'est plus douteux pour
 personne que les traits saillants attribués au Bouddha au nombre de trente-
 deux, comme les signes caractéristiques d'un grand homme, répondent
 parfaitement au type d'un Indien de race caucasique, et non pas d'un
 Africain ou d'un nègre, comme on l'avait conjecturé naguère ; et il n'est pas
 moins vrai que l'imagination indienne a formé de ces traits essentiels un
 type unique, reproduit de bonne heure par les arts du dessin, et décrit avec
 fidélité dans les écritures bouddhiques. Evidemment ce type a dû réfléchir
 quelques qualités physiques qui ont vivement frappé ses partisans dans la
 personnalité du Bouddha : mais on y a ajouté d'autres signes qui étaient
 pour les disciples de Çākya les présages de sa grandeur. Ce qui nous atteste
 qu'il y eut à cet égard une croyance bien déterminée au berceau du
 Bouddhisme, c'est que les livres les plus accrédités du Nord et du Sud, le
 Lalita-Vistāra du Népal[%] et plusieurs Souttas de Ceylan, décrivent
 absolument de même les caractères physiques du Bouddha, à part des
 différences nécessaires dans leurs classifications^{*}. Ainsi cette croyance a
 pris racine parmi les^{^^}Çramanas avant les événements qui les ont partagés
 en deux écoles. [^] La Uta[^] Viitāra, chap. viii, p. 107-8. ^{*} Voir le viii[«]
 Mémoire de M. Burnouf dans l'Appendice ou Lotus de la Bonne Loi sur les
 trente-deux signes caractéristiques d'un grand homme (p. 653 suiv. p. 580

saiY.). 11 existe à Ceylan un SouUa des signes où sont*énumérées les
vertus qui en assurent la possession^

hÈ BOUDDHISME. W Mais 0e n'èkit pas eacore assez poar
 satisfaire dans lnde le sen* tknent d'admiration qui se nourrit des moindres
 détails d*ua portrait sans jamais être rassasié : il ne suffisait pas aux
 adorateurs du Bouddha de célébrer la protubérance de son crâne, la largeur
 de son front» la symétrie de ses dents égales et serrées, la douceur de sa
 voix, son bras bien arrondi, sa mftchoire de lion, et bien d'autres qualités.
 Leur esprit a trouvé un nouvel aliment dans la contemplation d*une série de
 marques de beauté portées à quatre-vingts signes secondaires ^ Ce sont des
 tniitsplus minutieux encore, mais qui précisent les points de la première
 description toujouï^ d*après les idées indiennes. Il s*agit non*seulement de
 rehausser Tidée de la perfection absolue dans les proportions de tous les
 membres du Bouddha, et de vanter sa démarche en la comparant à celle
 deTéléphant, du lion, du taureau et du cygne, mais encore de dépeindre les
 moindres nuances des yeux, des sourcils^ de la chevelure. Dans tout cela,
 rien n*est omis par les Bouddhistes pour prêter Tédât de la jeunesse à tout
 le corps et surtout au visage de leur héros ; ils lui ont donné aussi un attribut
 physique qui filit en rapport avec l'idée de la sainteté, la propriété de
 répandre la lumière autour de soi *• On n'a pas assurément, dans les livres
 ou dans les œuvres d'art, Vw mage traditionnelle du Bouddha; mais on y
 découvre du moins un portrait idéal recomposé avec des souvenirs assez
 exacts pour rendre raison de l'ascendant physique de sa personne. Le type
 de beauté qu*on lui a attribué était emprunté à la population la plus élevée
 dans Tordre social, et on n'y a introduit qu'un petit nonÂre de traits qui ne
 sont pas inhérents au type indien. De &it, il est devenu a le signe extérieur
 de la sagesse la plus parfaite et de la puissance la plus illimitée. 9 Mais, s'il
 a exercé la patience des contemplatifs qui ont pris chaque qualité, chaque
 détail, comme objet de méditation, on ne sait trop comment concilier cette
 espèce d'anthropolâtrie avec la théorie des puissances intellectuelles et des
 forces morales de Çākya, théorie qui est une des bases de l'idéalisme
 bouddhique. N'y a-t-il pas ici une de ces contradictions auxquelles est
 exposée la nature humaine, quand elle embrasse avec passion les opinions
 extrêmes? Des penseurs, entraînés par la métaphysique jusqu'à la négation
 du fini et jusqu'au désir du néant, se sont rejetés invinciblement vers
 quelque réalité sensible, et le culte du sage^ est redescendu à peu près
 jusqu'au fétichisme, quand on s'est pris à décrire religieusement les * Voir le
 Lalita-Vistdra, chap. vit, p. IOS-IIO. Lotus, Append., p. 583 soW. * Un

vaste cercle lumineux entoure la tête du Bouddha sur des peintures népalaises. Lohis, ib., p. 597.

40 LE BOUDDHISME. tiens : les Soufras ou discours, le Vinaya ou la discipline, VAbhidharma ou la métaphysique. On retrouve en effet des traces de cette même division dans les livres sanscrits du Népal, découverts il y a vingt-cinq ans par M. Hpdgson, et dans les Jivres pâlis de Geylan , traduits et commentés en singhalais^ et, quand on y regarde de près, on aperçoit que les différences entre les livres de ces deux catégories sont plutôt dans la classification et dans Texposition que dans le fond même. Le Népal a conservé dans ses cloîtres les originaux sanscrits, rédigés au nord de l'Inde, des livres canoniques que les Chinois, les Tibétains^^ les Mongols^, les Mandchous et les Kalmoucks ont traduits avec une exactitude poussée à Texcès dans leurs langues nationales : on peut dire de ces livres qu'ils ont servi de fondement à la profession du bouddhisme , toutes les fois que de grandes populations de race septentrionale se sont converties à sa Loi. Il n'y a rien d'invraisemblable dans la tradition des Népalais qui suppose que leurs livres ont été composés dans leur ordre actuel, au Kâchemire, sous le roi Kanischka , dans un concile où les religieux instruits étaient en majorité : quand même plusieurs livres auraient été écrits antérieurement en Magadha, rien n'empêche de croire qu'on ait fait en cette circonstance une rédaction générale des écritures en sanscrit ^.

et que les textes aient pu être retouchés plus tard encore, quand la persécution chassa de l'Inde des migrations considérables de bouddhistes. Quant aux livres pâlis qui nous sont le mieux connus par le recueil qu'en ont fait les Singhalais ils ont été écrits dans l'Inde, et même selon toute apparence, ils ont été rédigés d'ancienne date en cette tangué, en faveur de certaines classes de la société, en même temps que les mêmes ouvrages étaient rédigés en sanscrit pour des classes plus élevées. En raison des passages saillants, qui, dans plusieurs Soufras sont à peu près identiques en sanscrit et en pâli^, on a conjecturé sans témérité aucune l'existence d'une double rédaction authentique des Soufras, l'une, pâlie , exécutée par exemple dans le *

* Si des versions chinoises furent faites dès le commencement de l'ère chrétienne, les versions tibétaines ne furent exécutées qu'entre le. vue siècle et le xi«. ' On ne peut reporter au-delà du xn« siècle les versions des Mongols qui eurent les premiers par les Tartares une littérature bouddhique. ' Le Kanerkés des médailles indo-scythiques qui négn^t jusqu'à Tan 40 après Jésus- Christ. Voy. le Mémoire historique et géographique. sur l^Indet pax M* RbiNAUD, p. 77-78 (Paris, 1849), *

BURNOUF, Introduction, p. 27-28. Weber, Leçons, p. 256'&9. * Voir les exemples qu'en donne M. Burmouf dans un mémoire spécial (Lotus, Appendice, p. 860, 862, 866).

LE BOUDDHISME. U Magadha et Je royaume d'Âonde, et destinée aux castes inférieures ; l'autre, sanscrite, destinée aux lecteurs de caste savante. Dès à présent, il est permis de signaler le genre de résultats que l'on peut attendre d'une élude comparative et complète des deux collections canoniques du Nord et du Sud. D'une part, on aperçoit la collection du Nord soumise jusqu'à des époques très-voisines de nous^ à une élaboration dans le travail de laquelle disparaît le principe primitif; d'autre part, on présume que, chez les bouddhistes du Sud, on a arrêté à une époque déjà ancienne la forme authentique des livres canoniques, pour s'en tenir à un travail de commentaires et de gloses. La tâche future de la haute érudition consistera à assembler les livres des deux collections, à les publier, à les traduire, à les commenter, afin de prononcer, en toute sûreté de critique, sur l'identité de leur source, et sur le mode particulier de leur développement^.

Il suffit de savoir, à l'heure qu'il est, que les monuments littéraires de la première période du bouddhisme offrent dans leurs caractères généraux des preuves de leur unité d'origine, et que les traces de nouveauté qu'ils présentent ont rapport surtout à des usages particuliers à chaque race, ou à quelques points de doctrine modifiés sous l'empire des événements. M. Spence Hardy est resté convaincu de cette affinité primitive des écritures bouddhiques, après avoir combiné les conclusions de ses propres recherches sur le bouddhisme de Ceylan avec celles de M. Hodgson sur le bouddhisme du Népal, ainsi que les études de Rémusat et de Klaproth sur les livres chinois relatifs à la religion de Fo.

Le premier recueil sur lequel s'est portée l'attention des savants est la bibliothèque bouddhique, en sanscrit, que M. Hodgson a tirée de» monastères du Népal et dont il a adressé des copies exactes aux sociétés asiatiques de l'Inde et de l'Europe. Cette collection de quatrevingt-huit ouvrages composés tant en vers qu'en prose a été explorée avec un zèle digne de la libéralité du diplomate anglais, et c'est, de son étude approfondie que M. F. Burnouf a fait jaillir cette vive lumière qu'il a répandue sur les origines du bouddhisme, considéré désormais comme un fait indien.

• Voy. BuRNOCF, Lotus, p. 859. * Manual of Buddhism, p. 357-58. — On a droit, au reste, d'être surpris que l'auteur anglais, qui tient d'imprimer son livre à Londres, n'ait pas pris la peine de consulter avec les travaux de Hodgson l'introduction de M. Burnouf, qui a paru en 1844.

^ Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien^ second mémoire, p. 33 et suiv.; p. 674.

42 LE BOUDDHISME. Dans toute l'étendue des textes népalais, il y a des indices fréquents du partage des livres révélés en trois classes, qu'on a lieu de croire que ce partage a été fait d'un commun accord par les premiers successeurs de Çâkjamouni. Mais ce n'est pas à dire que les livres principaux qui appartiennent à ces trois classes aient été rédigés intégralement à époque fort ancienne où la tradition a été consignée par écrit. Il y a une telle différence de Tun à l'autre dans les propositions du texte^ et surtout dans la manière de traiter les mêmes sujets, qu'on doit placer la composition des livres les plus volumineux à des dates plus modernes. Ainsi le titre de Soûtras qui s'applique au plus grand nombre des livres ne garantit pas toujours dans la forme une imitation simple et fidèle de l'enseignement du Bouddha. Il est des Soûtras plus courts, plus simples, et partant plus vrais, en ce sens qu'on peut les considérer comme les annales de la prédication de Çâkyamouni : ils renferment des tirades en vers qui ne font pas contraste avec le reste de l'ouvrage, et qui semblent se rapporter à l'usage que le Bouddha lui-même faisait fréquemment de sentences métriques % mais il est d'autres Soûtras, qui sont les plus vantés, et qui se sont grossis d'éléments nouveaux et étrangers à la prédication. Si les sectaires ont pu leur imposer le nom de Soûtras, de grand véhicule (mahâyana) ou de grand développement (mahâvaipoulya)^ la critique européenne n'hésite pas à les rattacher à une seconde phase du bouddhisme, fort éloignée par son esprit du berceau de cette religion. Ils doivent être placés à une grande distance des Soûtras simples sous le rapport de la composition même. D'un côté, Bouddha est placé au milieu d'une assemblée humaine : des Dévas Téçttient, mais en restant invisibles aux autres auditeurs qui sont des milliers d'hommes convertis, des marchands et des brahmanes^ des maîtres de maison, en un mot des gens de toute classe ^.

De l'autre, Çâkyamouni est entouré de Bouddhas humains et surhumains ; il ne fait aucun mouvement sans être ééÉtRé et applaudi par des myriades de dieux et de génies ; il convertit beaucoup moins des hommes que des êtres fabuleux, des Bodhisattvas de mondes imaginaires. Dans les Soûtras simples, le bouddhisme se présente comme une doctrine morale qui produit la conviction par l'ascendant des vertus de son auteur, et tous les détails qui ont trait au Brahmanisme sont em' Les « stances du solitaire, » Jlfoum-Cât/klf, sont désignées expressément dans une ancienne inscription, ceUe de Babhra {Lottis de la Bonne-Loi, Appendice, n

LE BOUDDHISME. 43 proutés à une tradition mythologique de beaucoup antérieure à l'âge des Pourânas *. Dans les Soûtras développés, renseignement moral est comme étouffé par l'enseignement métaphysique et mystique, et les conceptions les plus bizarres» qui forment la mise en scène, rappellent fort souvent, moins l'art du style, ce dévergondage d'imagination qui a produit les poèmes pourâniques, derniers d'entre les grands monuments de la littérature sanscrite ^.

* Enfin, dans les premiers, le sanscrit n'est déjà plus une langue pure; mais ce fait trouve sa raison dans les vicissitudes auxquelles les bouddhistes ont été exposés dans les contrées de l'Inde. Dans les seconds, le sanscrit est non-seulement incorrect, mais mêlé de formes pâlies et pracrites, surtout dans la partie poétique du texte^ : car, si, dans les anciens Soûtras^ les vers valent la prose, presque toujours dans les seconds^ le même thème est d'abord exposé en prose dans des propositions périodiques d'une longueur énorme ; puis^ il est repris immédiatement en vers, avec ampleur, mais avec diffusion, dans un langage moins égal et moins ferme. En outre^ on voit apparaître ça et là dans les Soûtras de date postérieure des phrases de mots incohérents et de syllabes répétées au hasard^ qui forment des Dharanhs ou formules magiques. Le Vinaya ou la Discipline n'occupe pas grande place dans la collection népalaise, peut-être parce que les Religieux n'ont pas entendu multiplier et vulgariser les livres qui s'occupent de leur vie intérieure, de leurs pratiques et de leurs privilèges. La classe fort nombreuse des Avadânas ou légendes remplace les traités purement disciplinaires et complète la partie traditionnelle et anecdotique des Soûtras. L'Abhîdharma ou \a,\ Métaphysique n'est aussi représentée que par un petit nombre de livres consacrés au développement des axiomes d'ontologie épars dans les discours et les entretiens du Bouddha : il va de soi que cette partie spéculative de la collection n'a pris naissance que dans le cours des siècles, et d'après les tendances intellectuelles des nations et des écoles bouddhiques. Enfin, il est une classe spéciale d'ouvrages du nom de Tantras qui sont pleins de pratiques superstitieuses^ attachées à l'invocation de divinités bizarres, de déesses Givaïtes, par exemple, tout à fait étrangères à la constitution originelle du Bouddhisme : à n'en pas douter^ ils ont dû le jour à ce besoin de superstition, que les esprits les plus * introducU'ofi^ p. 127-28^ p 137. * Voy. Tart. sur les Pouxnas dans le Correspondant, tome

XX, IW. da 2& mai 1852, p. 219et8uiv. * introduction, p. 103 et suiv., p. 108-9.

44 LE BOUDDHISME. exaltés ont dû éprouver en retombant des hauteurs à l'idéalisme dans la dévotion sensible. Cette humble littérature des Hinayanas qui a flatté la crédulité des populations du Nord n'a pas d'équivalent dans les écritures de Ceylan et des bouddhistes du Midi. Les Népalais distinguent entre tous leurs livres neuf Dharmas ou recueils de la Loi par excellence. Il en est plusieurs qui ne justifient point cette préférence par leur contenu et dont la valeur a été noyée probablement sur l'autorité qu'ils donnent à des idées superstitieuses. Mais il en est d'autres fort curieux et fort importants, soit qu'ils nous transmettent les prodigieux développements qu'on a donnés à une religion triomphante dans le silence et les loisirs de la vie cénobitique, soit qu'ils présentent des espèces de sommes philosophiques : ainsi l'un expose les dix degrés de perfection par lesquels passe un Bouddha; un autre disserte sur les diverses espèces de contemplation; un autre, dit Pradijnâ paramitâ ou Perfection de la Sagesse, ne serait qu'une rédaction abrégée en 8,000 articles de la même Métaphysique qui est développée en 100,000 articles sous le même titre dans un autre livre. Deux de ces Dharmas du Népal qui sont maintenant connus en entier nous donnent une juste idée des Sûtras développés, où les écarts de l'imagination indienne le disputent aux excès de la spéculation : c'est d'abord la Légende du Bouddha qui porte en sanscrit le nom de *Zaiva-Vistâra* ou développement des jeux, et que le beau travail de M. Foucaux permet de juger en toute connaissance de cause et c'est, en second lieu, le *Sad-Dharmapundarika* ou le Lotus de la Bonne-Loi, que M. Burnouf a traduit principalement sur les manuscrits népalais. En ouvrant le premier de ces livres, on voit à quel point la vie humaine de l'idéologue indien qui s'est dit Bouddha a été surchargée de fictions merveilleuses, grâce à l'intervention des êtres divins de tous les mondes qui devait attester la soumission universelle à la doctrine du sage. Ce Sûtra, que Çâikyâ aurait exposé de sa propre bouche à l'assemblée divine et humaine qui l'écoutait est devenu la première des légendes : aussi, sa lecture a-t-elle été recommandée comme source des plus grands mérites. Sa méditation est un grand véhicule vers la délivrance finale ou Nirvana. » Il est dit encore pour en vanter l'excellence (p. 401) : « Cette partie des Sûtras, grande étendue, qui a pour sujet les yeux » du Bodhisattva entré en se jouant dans la région d'un Bouddha, et « M. Foucher en a donné avec lui le texte tibétain, qui est le premier livre de cette langue imprimé en

France, et il a consulte dans les manuscrits de Paris le texte sanscrit qui sera
publié incetsammeiit par les Pandits de Calcutta.

\ ^ " " •! I ' ■■ -À & r^çootée par le Talhàgata en vue de
 luUmême, — portez-la, rete-H nez-la^ récitez>-la, easeignez-la bien ea
 détail aux assemblées » L^étude du ^//i^a'-Tis^&^a est^ iodispeusable à
 toute recherche historique sur le bouddbtsfne ; elle. révèle là puissance qu'a
 exercée dans Tiade la pensée -^d-un ascète, et Tempire qu^une philosophie
 négative dans ses principes a conquis sur les masses par la ferveur et l^s
 exemple» de ses adeptes. Elle révèle en même temps le secours qu*ils ont
 trouvé dans les inventions les pltf< étranges qui subjuguèrent rimagination
 dérégulée et crédule des peuples païens de l'Asie: car ce livre a fait fortune
 dans le tXibet et au-delà, comme parmi les indigènes du Népal. Le portrait
 assez fidèle que les premiers disciples' de Çâkya avaient fait de leur maître
 a été surchargé de traits, saillaniatque d'autres mains ontaiontés pour en
 faire un être surnaturel^ seulétrô divin fort au-dessus des dieux. Au moins,
 dans ses ,£^ctioas terrestres, le Bouddha est- il toujours resté ascète pour
 être parfait anx^yenx des siens,, tandis» que, Krichna n'est devenu le héros
 et le dieu préféré de rindë moderne!qu*à la condition de revêtir les rôles
 d'un iguenrier» d'un berger, d un brigand^ d'un aventurier. Dans la légende»
 cependant^ la peinture des mœurs antiques est sans cesse efiacée par un
 ^merveilleux tnythologique bien autrement bizarre et incroyable que celui
 des épopées indiennes. Il n'est aucune scène trop fantastique, quand il s'agit
 de donner des preuves de la puissance illimitée du sage sur. le monde
 physique, de démontrer que la vertu du Bouddha et des ascètes qiii
 l'imiteront l'emporte de beaucoup sur la vertu des Brahmanes, qui sacrifient
 sans cesse à leurs divinités ' impuissantes et qui se mortifient avec
 ostentation. Il est peu de passages qui ne soient enlâchés de tous les défauts
 d'une exagération sans bornes : j'en excepterais quelques anecdotes qui sont
 puisées dans une tradition rée]le et vraie sur, la carrière humaine du
 Bouddha^ ainsi que les< cbants de louange ou Gât-kâs dans lesquels les
 Dévas célèbr^ent la victoire définitive de Çâkya sur tous ses ennemis. En
 somme, c'est un de ces livres dont la lecture peut piquer la curiosité
 européenne, à part leur valeur et leur utilité pour la critique. 11 n'en est pas
 de même du Lotus de la Bonne-Loi, qui est consacré à la glorification de la
 Loi du Bouddha, ainsi appelée dès une époque fort ancienne * : thème
 développé et amplifié à diverses reprises, il a pu être surnommé le Roi des
 Souâtras vaipoulyas, et il dépasse en réalité tout ce que l'on pourrait penser
 des fictions extravagantes que l'esprit de secte se plaît à entasser pour

exalter certains points de croyance. * Voy. T'Appendice au Lotus, p. 7, 8-19.
\ kftt' * . -X'

46 LE BOUDDHISME. Le Lotus est une exposition transcendante de la Loi que les auditeurs de Çākya ont reçue d'une manière surnaturelle un jour que le Bouddha, d'un rayon parti de son front ou plutôt de Vumâ ou cercle de poils croissant entre les sourcils, illumina tous les mondes et les rendit visibles à l'immense assemblée qui l'écoutait : les anciens Bouddhas ont communiqué le même Sôûtra par le même miracle, et ceux qui viendront après Çākya ne feront pas autrement. Le livre a gagné certainement une immense autorité par son origine fabuleuse qu'on lui a prêtée ; cependant on ne peut étudier nulle part aussi bien les caractères distinctifs et les défauts essentiels des Sôûtras développés. A une réunion de Bhikshous est substituée une assemblée de milliers de religieux et de fidèles des deux sexes ; puis, à cette assemblée humaine est toujours superposée une assemblée d'êtres n'appartenant pas à l'espèce humaine, de dieux et de génies par milliers et par myriades. Celle-ci applaudit comme celle-là aux enseignements et aux promesses de délivrance de Bouddha qui est toujours en scène. A chaque instant reviennent des prédictions sur les périodes futures où la Loi sera manifestée et sur les êtres qui seront appelés à la qualité de Bouddhas pour instruire des milliers de religieux. Au nombre des auditeurs de Çākya figurent des personnages éminents par leur science et leur vertu et qui auraient fleuri déjà dans les Bouddhas antérieurs ; et toutefois, ce sont les mêmes sages dont la renommée, créée dans le Népal, a été toujours grossissant en Chine et dans les pays du Nord : Mandjuçrî, demiurge célèbre par plusieurs incarnations * ; Avalokitesvara, puissant par ses enchantements ^, Maîtréya qui doit être Bouddha après Çākya mouni ^.

Si le Lotus ne parle pas encore d'Adibouddha, il admet des Bouddhas surhumains 4, Dhyâni bouddhas ^ ou « Bouddhas de la contemplation, d'abord, des aspirants à la science suprême, les Bodhisattvas y apparaissent en nombre indéfini « égal à celui des atomes contenus dans mille univers, » et cela, pour féliciter Bhagavaf ^.

Enfin, il est des traits historiques qui autoriseraient à croire que le Lotus a été achevé loin de l'Inde : ce sont des allusions aux premières persécutions dirigées contre les disciples de Çākya ^ et, quoiqu'elles aient la forme de prophéties, elles ne s'en rapportent pas *.

BURNOUF, Introduction, p. 112-4, Lotus, p. 499 et suiv. * Le chap. xxix du Lotus, qui roule tout entier sur ce personnage, y a clé l'inséré fort tard. Voy. p. 428. ' Lotus, p. 302-3. * Introduction, p. 118-19. * IX) tu Sy chap. XIV, Apparition des Bodhisattvas *

LE BOUDDHISME. 4V moins aux luttes à main armée qui, dès le iv^e siècle de notre ère, ont forcé les bouddhistes à abandonner l'Inde centrale ^ Il est dans le Lotus quelques légendes^ surtout quelques paraboles qui dédommagent de temps en temps le lecteur de la fatigue qu'il éprouve en parcourant ces prédictions interminables du Bouddha, ou rénumération des œuvres qui ont pour but l'obtention du Nirvana : de loin en loin^ un aperçu de philosophie morale se dégage du milieu des thèses absolues de métaphysique ou des folles conceptions du mysticisme bouddhique. Mais, ce qui trahit dans le Lotus les aberrations d'une époque où le bouddhisme s'altère en se propageant au loin, ce sont les idées et les pratiques superstitieuses qui y sont répandues à profusion d'un bout à l'autre. Tantôt les interprètes de la Loi reçoivent pour protectrices des divinités femelles, des Rakschasîs^ qui interviennent sans cesse dans le système des Tantras 2 ; tantôt ils obtiennent des Dharanîs ou formules magiques prononcées par les Bouddhas dans l'intérêt des créatures^ et, sans perdre aucun mérite, ils les récitent pour être intelligibles aux ennemis de la Loi '. La notion d'abnégation est poussée jusqu'à ce point qu'il n'y a pas d'hommage plus parfait que l'abandon de son corps : en conséquence, Bodhisattva se brûle volontairement comme un autre Peregrinus ^. En même temps un respect superstitieux s'est attaché à la lettre même du Lotus : des mérites infinis ont été promis à quiconque lirait ou copierait ce Sûtra excellent, le porterait en volume, lui offrirait des fleurs et des parfums; c'était transporter à l'enveloppe matérielle des écritures l'hommage rendu dans le principe à la seule image de Çâkyamouni. La lecture du Lotus ne sert pas seulement de préservatif contre les infirmités et les maux ; elle assurera la perspicacité de l'intelligence et même la perfection absolue des sens, à tel degré que la vue pénétrera à travers les trois mille mondes. Le sensualisme mystique est porté ici à un raffinement incroyable * : aux douze cents qualités de la compréhension dont l'intellect est doué répondent des facultés puissantes qui rendent les Bodhisattvas, comme les Bouddhas, maîtres des éléments dans tous les mondes. Cependant la superstition n'en est pas restée là, et elle n'a pu franchir certaines limites sans rencontrer l'absurde : il n'en est pas de ' Lotus, chap. XXIV, st. 166-166! Voy. la note, p. 108. « Lotus, \i. 2H, p. 419. ^ Lotus, chap. XXI, p. 238 et suiv., p. 418. * Lotus, chap. XXII, p. 244-48. * Lotus, chap. XV!, Proportion des mérites, p. 203 et suiv. chap.)vii, xiiIj p. 225 et suiv.

4è LE BOUDDHISME. plus triste exemple que dans un chapitre où l'on expose le prodige de la puissance surnaturelle du Tathâgata V En présence d'une foule infinie de Bodhisattvas, le Bouddha souriant tire la langue d'une longueur incommensurable, et tous, se mettant à l'imiter, présentent ce même prodige pendant cent mille ans, jusqu'à ce qu'enfin ils retirent la langue en toussant, à Qu'on se figure, dit à ce sujet M. Burnouf, un j> homme tirant la langue, et, pour comble de ridicule^ qu'on se repré» sente le nombre immense de ceux qui assistent à son enseignement, » exécutant devant lui et tous à U fois la même exhibition, c'est une i » imagination dont la superstition européenne se ferait difficilex/en/, » une idée. Il semble que les bouddhistes du Nord aient été punis, de. » leur goût pour le merveilleux par le ridicule de leurs inventions. » Si nous revenons maintenant aux écritures bouddhiques du Midi, constatons tout d'abord que leurs rédacteurs sont restés fort loin ie pareilles extravagances. C'est bien la même religion idéaliste qui a • son point de départ dans la prédication de Bouddha ; mais l'histoire de sa fondation est renfermée dans quelques scènes qui conservent, leur» vérité humaine malgré l'intervention de quelques ordres de dieux et de génies à titre de spectateurs. Les Singhais connaissent la triple division des écritures admise aussi par les Népalais; mais ils mettent en usage douze termes particuliers, que nous croyons inutile de citer 2, pour désigner le genre et la destination de chacun de leurs livres. On peut d'ailleurs les ramener aux classes suivantes : légendes simples, légendes sous forme de paraboleç, récits de miracles, chants en strophes, enseignements ou exhortations. Comme on retrouve ces divers modes de composition sous d'autres noms dans la partie l'ancienne de la littérature brahmanique^ on dirait avec vérité que les Djatakas ou les traités sur les nombreuses naissances du Bouddha forment seuls un genre original qui soit tout à fait, propre au bouddhisme. Une classe considérable des livres pâlis, qui porte le nom générique de Souttas 3, se rapproche par ses sujets et par son esprit de la catégorie des Soûtras du Nord que nous avons désignée sous le nom de Simples, et qui est la plus ancienne. Us sont entièrement dégagés de l'appareil fantasmagorique qui surcharge et encombre les grands Soûtras ; mais ils ont avec les premiers des points nombreux et in* Lotus, chap. XX, p. 233 et suiv., p. 286; notes, p. 417. * Voir V Introduction, p. 51-67, et les Leçons déjà citées de Weber, p. 260-62. * M. BuRNOUF avait fait une étude complète du Dîgha-Nikâya qui contient tous ces Soutras, et U en a

consigné les résultats partiels dans son *Lotus*. Le temps lui a manqué pour en donner les conclusions dans le second volume de son ouvrage historique sur le Bouddhisme.

LE BOUDDHISME. 49 contestables de ressemblance. Ils mettent en scène les mêmes personnages historiques, et reproduisent avec la même fidélité les noms de familles brahmaniques encore florissantes du temps de Çâkyamouni. Ils emploient fréquemment une formule très-bien appropriée à la transmission d'un enseignement primitif: a Voici ce que j'ai entendu K.. ! D Enfin, ils répètent ces catégories d'attributs intellectuels et moraux qui furent d'un si grand secours à une doctrine propagée oralement, par exemple la liste des dix voies des actions vicieuses et des dix voies des actions vertueuses ; ils dissertent sur les huit affranchissements, et ils exposent avec netteté la théorie des quatre vérités sublimes sur la certitude des misères de l'existence, théorie qui est le point de départ et le résumé de la philosophie bouddhique ^ . C'en est assez de ce coup d'œil sur les Souttas de Ceylan, pour faire ressortir l'importance dogmatique des sources pâlies qti sont un écho fidèle de la vraie tradition pour les bouddhistes des pays méridionaux. Mais il faut savoir en outre que les Singhalais^ en développant leur littérature religieuse dès le premier siècle de l'ère chrétienne, ne se sont pas écartés de cette tradition : elle vit encore dans le Mahàvansùy histoire légendaire et généalogique du Bouddha Gautama, composée en pâli par Mahânâma vers l'an 480 après Jésus-Christ, et fondée sur l'autorité des Souttas 3. Puis, c'est dans la voie de l'exégèse que s'est exercée de préférence l'activité littéraire des Singhalais ; ils ont multiplié les versions de leurs écritures dans leur langue indigène, et ils ont composé jusque dans les siècles modernes (xv^ et xvi«) des Sonné ou paraphrases avec commentaires sur les principaux livres pâlis ^ . n est de ces livres anciens et vénérés qui ont conservé à Ceylan une étonnante popularité ; on rapporte que les légendes forgées ou allongées à plaisir sur les vies innombrables du Bouddha, y sont écoutées sans fatigue pendant des nuits entières. A l'histoire de la religion des Singhalais s'est rattachée celle de leurs royaumes et de leurs dynasties, et des chroniques, telles que la Râdjavâlî ou Couronne des Rois, ont reçu une sorte de sanction et d'autorité de l'intention religieuse qui animait leurs auteurs ; une vénération profonde qui va * Voy. LoUiks, Appendice p. 285-86. • * Voy. BcRNOUF, Lotus, p. 495-98, p. 518, p. 521 . ' Voy. le Lotus^ p. 483, et les travaux de Turnour à défaut du Mahàvansa. ^ M. GoGERLY, intendant de la mission Wesleyenne, a mis à profit dans plusieurs écrits publiés à Ceylan sa grande connaissance des œuvres indigènes M. Spengb Hardt, Tenu après lui, a recueilli lui-même 465

ouvrages, dont plus de la moitié est en pâli, 80 en sanscrit et le reste en singhalais. Voy. le Manualy Appendice, p. 509-20, et le premier ouvrage du même auteur Eastern Monachism, ehap. XV, p. 166 et suiv. The sacred books.

»0 LE BOUDDHISME. jusqu'à ladoration est vouée à Ceylan aux livres eux-mêmes, autant qu'à la paroles qu'ils contiennent ^ : Que dirons-nous, en finissant, de la valeur intrinsèque de tant de sources dont nous n'avons pu donner dans ces quelques pages qu'une idée sommaire et sans doute fort incomplète? Certes, nous ne voudrions promettre à personne des jouissances littéraires dans la lecture de ces ouvrages prolixes et monotones dont les auteurs se répètent à satiété. Comment s'attendre à trouver la proportion^ l'harmonie, l'ordre, conditions de toute beauté réelle, dans des livres où l'on a accumulé les conceptions les plus exagérées, sans souci du vrai, sans respect des droits de l'intelligence? À l'exception d'un petit nombre de morceaux où les sentiments humains sont exprimés avec naturel, ou des traits de dévouement sont racontés avec ingénuité, on est forcé de suivre opiniâtrement l'écrivain bouddhiste dans ses longs exposés de morale ou dans les rêves inimaginables qu'il poursuit de monde en monde. N'y a-t-il pas d'ailleurs une idée qui a fourni le développement indéfini des légendes bouddhiques, jusque dans les plus minces détails? Comment leurs auteurs auraient-ils pu s'arrêter quand ils se rappelaient cette sentence d'un livre pâli ^ : a Quand 2> le Bouddha lui-même prononcerait l'éloge du Bouddha, même 3> pendant tout un Kalpa (c'est-à-dire la durée d'un monde), sans » parler d'autre chose, ce Kalpa serait pendant ce récit depuis long» t«mps terminé^ que l'éloge du Tathâgata ne serait pas adievé I » Ainsi, puisque toute notion d'ordre et de mesure s'est effacée dans l'esprit des compilateurs des écritures bouddhiques, c'est en vain que Ton songerait à y chercher l'attrait de la forme, à y découvrir rien de classique et d'achevé, matière féconde des études d'esthétique. Comme les monuments du bouddhisme en toute langue sont calqués sur les textes sanscrits et pâlis, avec une fidélité poussée à l'excès, l'investigation des sources innombrables appartenant au bouddhisme ne peut avoir d'autre intérêt que l'histoire de la doctrine, et partant d'autre but qu'un but scientifique. Comment juger après cela les écritures bouddhiques, si on le compare aux livres sacrés des anciens peuples de l'Asie ? Rien en eux^ ' Le pâli, qui était provenu d'une première décomposition du sanscrit dans l'Inde, a passé à Ceylan comme langue savante, et c'est au même titre qu'il a été cultivé dans les États d'au delà du Gange. Une littérature conforme à celle de Ceylan 9*681 formée dans les siècles modernes chez les Barmans qui ont traduit les textes pâlis transportés à Ava, et de même chez les Péguans et les

Siamois ; elle a même pénétré jusqu'en Chine où Ton connaît la distinction que les Bouddhistes font de douze genres dans leurs écritures. * Yoy. le Lotus t p, 314, d'après le Djina

LE BOUDDHISME . M n'inspire et ne commande le respect, comme dans ces livres qui, expression d'une société naissante, chantent des croyances antiques et conservent les débris des traditions primitives. Les livres bouddhiques sont muets à cet égard, puisque la prédication dont ils sont issus a renié implicitement les croyances et les œuvres patriarcales de rinde : à peine si Ton retrouverait épars dans leurs récits sur les différents âges du monde des données relatives à une chute originelle de rhumanité, Les légendes à titre d'exemples ou les descriptions d'apparitions merveilleuses du Bouddha et de ses adeptes empiètent continuellement sur la place qui reviendrait à Fexposé des questions de morale et de métaphysique. Les Pitakas du bouddhisme indien n'ont donc pas plus de titre à être rapprochés des Védas ou de VAvettif sous le rapport des idées que sous celui de la composition, et nous n'oserions affirmer qu'ils soutiendraient un parallèle avec les Kings des Chinois dont le fond traditionnel a une portée morale qu'on a toujours jugée digne de respect. Observons encore que, non-seulement le style de& livres bouddhiques est en général dépourvu d'art^ mais encore que leurs images et leurs comparaisons, comme leurs conceptions s'adressent en quelque sorte exclusivement aux peuples contemplatifs de l'Asie orientale. Qu'on les parcoure en se plaçant au point de vue du prosélytisme religieux^ et ce sera un acte de bonne foi que de rendre hommage à ces caractères éclatants de vérité, dlm mortalité et d'universalité que la Providence a imprimés à nos Livres Saints dans la forme et le langage, aussi bien que dans les idées et les faits. Que chercher, nous demande ra-t-on, dans l'exploration et l'étude des écritures bouddhiques de l'âge le plus ancien? L'histoire d'un ^ grand mouvement intellectuel, les germes d'une philosophie destructive des croyances, les principes élémentaires d'une doctrine encore maîtresse aujourd'hui de la moitié d'un continent. Mais on n'obtiendra la pleine possession de tout cela, qu'à la condition de rechercher analytiques et comparatives êtendues à une foule de textes. Cette tâche exigerait les efforts combinés des écoles européennes : en effet, il faut fixer d'abord en toute assurance la terminologie de chaque classe de livres, avant de pouvoir définir les points essentiels de la doctrine dans les phases successives du développement total du système. Puis il faut dégager dans les Soûtras les sentences de morale qui ont eu tant d'empire dans la bouche de Çâkyamouni des considérations et des théories mystiques d'invention postérieure : il

s'agit de découvrir la valeur des préceptes sur lesquels le réformateur indien fondait la conduite morale du corps des religieux et du reste de la société.

52 LE BOUDDHISME. Enfin, il importera d'extraire de la masse des textes les germes de Tontologie idéaliste qui ont fourni matière à la somme philosophique de YAbhidharma. De la doctrine passe-t-on à l'ordre des faits, on ne peut qu'attacher une haute importance à tout ce qui révèle la situation vraie de la société indienne avant Çâkyamouni et les caractères de la lutte qu'oat soutenue après lui deux systèmes religieux d'une égale puissance. La genèse du bouddhisme et sa force d'action et de rivalité ne peuvent pas être cependant la seule préoccupation de la science. Ce qui donne un autre prix encore aux livres bouddhiques, c'est le sentiment de la vérité historique qui anime leurs auteurs ^ : désireux de donner des dates aux faits qui marquaient les progrès de leur religion, ils ont noté avec soin la série de leurs patriarches et de leurs princes, et leur amour des fables ne les a pas empêchés de ressaisir presque constamment les fils de l'histoire positive. L'histoire politique des empires de rinde et des pays voisins puisera des éclaircissements inattendus dans la publication des livres religieux et dans le déchiffrement des monuments épigraphiques du bouddhisme ^ : les ^données exactes de chronologie qui y sont consignées yont suppléer à la complète incurie des écrivains brahmaniques touchant le calcul du temps ^. L'histoire littéraire recueillera également de ce côté de précieux synchronismes : elle n'aura pas de peine à fixer l'âge approximatif des personnages célèbres de l'antiquité brahmanique dont les familles sont citées en plusieurs endroits des Soûtras et des légendes, par exemple celles des Yasischtides, des Gautamides, des Çâkyapides, qui avaient encore un rôle important dans les contrées septentrionales de l'Inde. En dépouillant les livres bouddhiques dans les sections qui retracent le mieux la prédication de Çàkyà, on y relève les noms de plusieurs poètes ou penseurs d'un âge plus ancien ; on placera les uns plusieurs siècles avant le Bouddha, on fera des autres ses contemporains. Alors, comme s'exprime M. Burnouf^ : « Les Soûtras des • BuRNOUF, Introduction f p, 675-577. ^ On en trouve surabondamment la preuve dans la partie historique des Antiquités indiennes de M. Lassen, qui a mis en œuvre toutes les sources connues avec une rare puissance de critique. ^ M. Reinaud a pu dire à ee propos dans son Mémoire sur l'Inde déjà cité (p. 10) : « Les écrivains bouddtiistes doivent avoir à nos yeux un grand avantage sur les écrivains brâhraanistes. S'ils ne reconnaissent sur la terre que Bouddha et le culte qu'il institua, ils n'ont pas dédaigné de nous conserver les souveniis des docteurs qui se distinguèrent

dans l'établissement de cette religion, et des princes qui s'en montrèrent les zélés défenseurs. » . *^ Appendice au Lotus, p. 487 et suiv., p. 100.— Des inpprochmcnls de ce genre

LI BOCDDHISMI. Il » bouddhistes devront dans certains cas servir à dater quelques parx> ties des livres des Brahmanes, d Il nous reste à dire un mot des traités considérables qui ont trait à la hiérarchie ou à la discipline des églises bouddhiques. C'est ici qu'on apprendrait à bien connaître l'organisation du corps des religieux dans chacune d'elles, et à discerner les causes de Tinfluence extraordinaire qu'ils ont exercée de siècle en siècle sur des populations fort diverses, placées à tous les degrés de la civilisation. On verrait dans quel dessein on a surchargé d'incidents merveilleux le fond des récits primitif, et peut-être découvrirait-on comment du mysticisme tout poétique des légendeé est sortie peu à peu cette science ténébreuse de la magie et des sortilèges qui enchaîne à la superstition les tribus nomades ou guerrières du nord de l'Asie. Deux mobiles assez puissants doivent diriger et soutenir les Européens dans l'investigation de cette littérature bouddhique dont nous venons de montrer l'étendue, et qui s'est propagée en si nombreux rameaux depuis la frontière du Népal jusqu'aux mers du Japon ; car l'intérêt de la science se rencontre sur ce terrain avec celui de la religion. S'il y a ici de quoi satisfaire un besoin légitime de l'esprit humain qui aspire à connaître l'histoire de tous les temps et à expliquer les révolutions sociales, le besoin de prosélytisme qui n'a jamais cessé d'animer les peuples chrétiens doit se manifester avec autant de force et se porter aussi loin, à une époque où les barrières qui les séparaient de l'Asie païenne et idolâtre tombent tour à tour. Qui, en portant ses regards sur le domaine géographique du bouddhisme, ne reconnaît en lui le seul adversaire moral que la civilisation occidentale trouvera prochainement en Orient, et qui lui opposera la plus grande force de résistance? Il y a donc de nos jours un double apostolat à remplir dans cette voie qui ne fait que s'ouvrir : la mission de la science ne peut être accomplie dans une intention égoïste, en vue de donner satisfaction à une curiosité passagère ; si elle est bien comprise, elle concourra à ménager les droits et à préparer les conquêtes de la vérité religieuse. C'est en se plaçant à cette hauteur que les hommes qui se vouent à la lecture et à l'interprétation des livres bouddhiques, supporteront sans faillir le rude labeur que réclame cette vocation. L'enseignement de l'histoire est formel à cet égard : c'est au prix de grands sacrifices ont éié tentés par plusieurs indianistes de l'Allemagne, par exemple M.RoTB^dans sa préface au Nirukla, et M. Weber dans plusieurs mémoires de son recueii inlité : Études indiennes^

54 LE BOUDDHISME. que se sont consommées toutes les découvertes qui ont fait époque dans les annales du monde; la navigation, le commerce, l'industrie et les arts n'ont &it aucun progrès sans une large part de souffrances et de périls pour les inventeurs. Selon l'expression de Ballanche, presque toujours l'initié tue l'initiateur. Il n'en est point autrement, quand on porte à des peuples même barbares les bienfaits de la civilisation, ou quand on doit faire briller aux yeux fascinés de peuples à demicivilisés les lumières pures de la vraie sagesse. L'apostolat de la science lui-même exige patience, dévouement, abnégation : c'est pourquoi il y aurait lâcheté à reculer aujourd'hui devant les fatigues et les ennuis qu'une étude complète et systématique du bouddhisme entraîne nécessairement pour l'esprit logique des Occidentaux, alors que tout y répugne aux procédés lucides de leurs méthodes : n'est-ce point une autre manière de servir la vérité que d'aller découvrir dans ses sources et dénoncer dans ses origines une erreur qui a subjugué des nations puissantes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours? En attendant que la Providence fasse luire le jour de leur régénération, il n'est pas inutile d'éclairer ceux qui doivent en être les instruments, en montrant à nu les plaies hideuses que l'orgueil d'une philosophie idéaliste a infligées à une fraction si misérable de l'humanité. Si les hommes et les écoles patient, leurs travaux entrepris dans des desseins tout opposés ne seront pas stériles pour cette œuvre. Ce n'est pas la première fois que Dieu fera tourner sa gloire les efforts gigantesques d'une science indifférente et incrédule. Si des ministres du protestantisme, par exemple les missionnaires Wesleyens que j'ai cités, ont parlé avec conviction de la nécessité de la foi révélée dans leurs écrits sur le bouddhisme de Ceylan, leur savoir ne sera pas perdu pour la cause de l'Évangile, quand il sera recueilli et fécondé par les messagers de la véritable Église. L'intérêt social d'une partie du monde oriental est donc lié dans un avenir prochain à la connaissance des idées qui ont prévalu chez ses peuples dès un temps fort reculé : et il n'est pas besoin de démontrer l'opportunité des recherches qui ont pour objet la doctrine bouddhique, son origine, ses livres, ses institutions, son influence morale et politique. Le labeur est long ; il est pénible et ingrat, si on le prend en lui-même : mais les hommes que leur position et leur aptitude appellent à ce genre d'étude s'accrocheront avec ardeur, du moment où ils considéreront son application et ses fruits. En effet, un tel travail qui s'exerce sur des textes obscurs, sur

des documents altérés, sur des livres d'une insipidité révoltante, mais qui donne la clef d'un vaste système, ne participe-t-il pas sous certain rapport de l'entreprise d'If

LE BOUDDHISME. , 55 facile, mais admirable du missionnaire qui, explorant des tribus sauvages et à peine connues, vit de leurs usages, s'instruit dans leurs langues incultes et leur communique, avec le don de la foi, l'intelligence des vérités sociales et la pratique des arts? Le jour approche où les puissances européennes, s'engageant plus avant dans les affaires politiques de l'Asie^ vont envelopper de toutes parts et entraîner dans un mouvement nouveau le groupe immense des nations bouddhiques. La rivalité des églises ne sera pas moins vive que celle des monarchies dans cet assaut qui, tôt ou tard, sera donné par les forces actives de la civilisation chrétienne à l'empire séculaire de la religion du Bouddha. Le prosélytisme catholique le disputera dans cette carrière à la propagande du synode russe ou des consistoires de la Réformation : que la science orthodoxe fournisse donc à ses apôtres des armes abondantes et des traits bien aiguisés !

The text on this page is estimated to be only 19.95% accurate

OUVRAGES . sur le mythe des Rltihairns» premier ventige de
Papolliéose dans le VéJa, avec le texte sanscrit et la Iraduction française des
hym^"*' adressées à ces divinités. PariSy 1847, 1 vol. in-8®. lia tradition
Indienne du délngre dans sa forme la plus ancienne* PariSy tSôï, in-s». lies
PourUnas» étude sur les deruie -% monuments de la littérature sans- crite.
Pam, 1852, grand in-8<. EU .VENTE A LA LIBRAIRIE DE CHARLES
DQİfNIOL, RUE DE TOURNON, 29. Plillosophie* — De la connaissance
de Dlen^'par A. Oratry, prêtre de TOraloire de TImmaculée Conception. 2
beaux vol. in-S^ . 12 fr. Une étude sur la ikiphlstliine contemporaine» ou
Lettres à M. Vacherol, par l'abbé Gratry, avec ta réponse de M. Varhcrot et
la réplique dt l'abbé Gratry. Un vol. in-8o, 2e édition. 3 f. 50 c Par la poste,
4 f, 50 c. SOVS PRESSE: Questions historiques. — Cours d*lılstolre
moderne* par M. Ch. Leoormaut, membre de l'Iustitur, professeur au
Collège de France. 2^ édit. 2 forts vol. in- 18 angl. g fr. Imprimerie de
BEAU, à Sainl-Germalo-en-Laye. \ I 1 I ■ I

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 9.88% accurate

3 2044 048 285 381 i 4 f